



## The Daniel Jeremy Silver Digital Collection

Featuring collections from the Western Reserve Historical Society and  
The Jacob Rader Marcus Center of the American Jewish Archives

**MS-4850: Daniel Jeremy Silver Papers, 1972-1993.**  
Series 4: Writings and Publications, 1952-1992, undated.  
Sub-series A: Books, 1961-1990, undated.

---

Reel  
69

Box  
22

Folder  
1376

Images of Moses, Images of Moses, French translation by  
Denise Meunier, manuscript, pages 251-361, undated.

Les rabbins utilisaient sa puissance pour accomplir les fonctions officielles attendues des sages et pour surmonter les dangers menaçant ceux qui veulent monter aux Dieux pour s'approcher de Dieu. C'est la connaissance du Nom qui permit à Moïse de franchir sans encombre les portes célestes gardées par des anges redoutables. Comme elles sont interdites aux non-initiés, un rabbin ne pouvait espérer gravir les degrés de l'échelle de la dévotion, entrer au Ciel et s'approcher de Dieu dans une communion mystique qu'une fois en possession de cette connaissance. La tradition talmudique est celle des mandarins hostiles à l'idée qu'un Juif sans culture pût entreprendre les veilles et tenter de gravir les échelons de l'expérience mystique.

Le Moïse de la Torah est très terre à terre. Mosché Rabbenou, souvent mêlé à familia chel ma'alah (famille céleste) était familier des Dieux. La tradition hellénistique s'était attardée sur la première ascension du Sinaï; le Talmud en décrit deux assez longuement, la seconde venant aussitôt après la mort du prophète: Quand Dieu annonce: "Voici que tes jours approchent de leur terme" (Dt 31:14), la aggadah soutient qu'une lutte titanessque s'engage~~ez~~ alors; Moïse implore un délai suffisant pour <sup>pourrait</sup> ~~qu'il pût~~ entrer dans la Terre Promise et la visiter. Il invoque ses années de fidèle service, mais Dieu ne cède pas; alors il pousse plus loin son argumentation: en l'obligeant à mourir, Dieu le calomnie aux yeux des générations futures, car il s'en trouvera pour dire qu'il a péri en raison de ses péchés alors qu'il n'en a point commis. Dieu n'est pas convaincu.

La méthode directe ayant échoué, Moïse recherche des in-

tercesseurs efficaces. Il en appelle à la Terre, aux Cieux, au Soleil, à la Lune, aux Planètes, aux Etoiles, au Sinaï, à l'Océan, mais aucun ne veut l'aider. Il se tourne enfin vers ceux qui pourraient lui être redevables: Eliézer, Phinéas, Caleb. Ils prient bien pour lui, mais les anges interceptent leurs prières. L'Ange de la Mort est envoyé, mais il ne peut accomplir sa tâche habituelle. Selon certains, il ne trouva pas Moïse; selon d'autres, il fut arrêté par les pouvoirs de ce dernier. "Quand l'Ange de la Mort se trouva devant lui, Moïse dit: Là où je demeure, tu n'es pas autorisé à poser le pied et pourtant tu me dis de te livrer mon âme" (Sifré Dt. 306). Pour retarder son trépas, Moïse se met à étudier la Torah. On croyait très généralement que la mort n'avait pas de pouvoir sur celui qui se livrait à cette occupation; la littérature contient plus d'une histoire sur des sages vieux et souffrants qui demandent finalement à leurs élèves de cesser d'étudier pour qu'ils puissent mourir. Dieu envoie l'archange Michaël, mais Moïse refuse d'abandonner son âme, même à ce messenger ami et il a assez de pouvoir pour ne pas être vaincu.

Enfin Dieu descend en personne, accompagné de trois archanges et prend l'âme de Moïse avec un baiser. Les anges veillent à sa sépulture et deux témoins dignes de foi, Josué et Caleb, sont autorisés à contempler l'âme qui monte aux Cieux (Dt. R. 11: 10). Dans sa description de Moïse, la aggadah semble parfois franchir la ligne invisible entre apologie et apothéose, mais en fin de compte la distinction est préservée. Malgré tous ses talents et ses pouvoirs, Mosché Rabbenou n'était ni le fils de Dieu, ni un sauveur. Il est monté au

Ciel après sa mort, mais celle-ci n'était pas l'expiation des péchés du monde.

Les moines byzantins et les mages perses se livraient à toutes sortes d'austérités dans l'espoir de transcender leur existence physique, d'atteindre à la communion avec Dieu et de devenir immortels. La voie de l'illumination mystique était bien connue des rabbins qui l'appelaient Ma'aseh Merkavah (Oeuvre du Char), car une grande partie du vocabulaire qu'ils employaient pour décrire l'ascension mystique était empruntée aux images des premiers chapitres d'Ezéchiel. Leur Torah ésotérique comprenait, avec les Noms de Dieu et certains renseignements utiles sur la voie mystique, des secrets cosmologiques, ma'aseh berechît (Oeuvre du Commencement), des traditions sur les dimensions et la présence de Dieu, Chîour Komah (Mesure de la Taille), des indications sur la venue du messie, ainsi que la nature de l'époque messianique. Dans tous ces domaines, Mosché Rabbenou était le premier à savoir, le maître de ceux qui savaient et le modèle de ceux qui voulaient savoir.

Il est intéressant de s'interroger sur le déplacement dans l'éclairage religieux qui provoqua la transformation du Moïse de la Torah en Mosché Rabbenou. Le premier avait été l'agent de la rédemption initiale d'Israël et le prototype du prophète qui annoncerait la rédemption finale, ou serait l'instrument de Dieu pour l'accomplir. L'essentiel de son oeuvre était nationale et politique. La vie du second est centrée sur sa mission et ses deux ascensions: au Buisson il acquiert le savoir secret; lors de la première ascension, la connaissance rédemptrice et l'illumination spirituelle; lors de la seconde,



l'immortalité. Son oeuvre est orientée vers le salut personnel. Je ne veux pas dire par là que l'Exode ou le Sinaï disparurent. Nullement. L'époque talmudique développa un mythe de salut personnel conjointement avec le mythe plus ancien de la rédemption nationale.

Moïse était un homme. Mosché Rabbenou est un homme et un être semi-divin, capable d'aller où d'autres mortels ne pourraient le faire et l'Ange de la Mort lui-même est impuissant devant son pouvoir. Tout au long des âges, il agit en courtisan dans le palais de Dieu, toujours prêt à plaider auprès de Celui-ci la cause de son peuple. Dans une version populaire de l'histoire de Pourim<sup>\*</sup>, Satan joint sa puissance à celle d'Aman pour exterminer les Juifs de Perse. Profondément troublé, Elie demande aux patriarches et à Moïse d'intervenir: "Jusqu'à quand, pères du monde, allez-vous rester plongés dans le sommeil sans voir la détresse dans laquelle vos descendants sont abîmés ?" La patriarches ne font pas grand chose, mais Moïse dit à Elie: "Va dire à Mardochée qu'il peut se tenir en prière là-bas, et moi je me tiendrai en prière ici et ensemble nous implorerons la miséricorde de Dieu." (Est. R. 7: 13).

Etant donné sa puissance et sa nature spéciales jointes à la conviction universelle que Moïse était le meilleur ami d'Israël au Ciel, il est d'autant plus remarquable que Mosché Rabbenou ne soit pas devenu un objet d'adoration et que les rabbins n'aient pas mis au point une liturgie élaborée l'invoquant comme intercesseur privilégié <sup>pour</sup> son peuple. Certes, nos

---

\* "Les Sorts". Fête célébrée en mémoire de la délivrance du peuple juif, grâce à l'intervention d'Esther.

connaissances sur les rites des synagogues et la prière populaire à l'époque talmudique sont limitées; néanmoins l'absence d'indications, même indirectes, associant Moïse à une formule de prière est frappante d'autant que, cela est certain, <sup>invocations</sup> ~~invocations~~ sont portées à Dieu par l'intermédiaire de divers anges de service amicaux - Michaël, Gabriel, Métatron (cf. Ber. 9: 1) - malgré la désapprobation du rabbinat. Les patriarches avaient eux aussi une place dans la liturgie: les prières étaient adressées au "Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob", apparemment dans l'espoir que les mérites des Pères, Zekhout Avot, leur donneraient plus de poids.

L'absence de toute allusion à Moïse dans la liturgie était visiblement délibérée pour faire ressortir le but fondamental du culte public: louer Dieu et le supplier de hâter la rédemption. Les mérites de Moïse n'étaient pas invoqués dans la liturgie talmudique, non plus que son nom dans celle des temps bibliques et cela pour la même raison: souligner qu'Israël a été et sera sauvé par Dieu. Il n'est aucun autre domaine de la vie religieuse où l'attachement du judaïsme au monothéisme soit plus net.

Avec diverses variantes de peu d'importance qui ne portent que sur des nuances et des déplacements d'accent, Mosché Rabbe-nou a vécu dans l'âme juive pendant dix-huit siècles au moins et il vit encore dans les écoles et les yechivot les plus orthodoxes. Je vais illustrer cette réalité et compléter le portrait avec des exemples pris dans l'oeuvre du plus influent et du plus populaire de tous les commentateurs bibliques au Moyen Age, le célèbre érudit talmudique français Salomon ben

Isaac, Rachi (1040-1105), <sup>il</sup> vécut longtemps après que les Guéonim eurent exprimé leurs réserves au sujet de la aggadah, et pourtant son commentaire présente Moïse comme un personnage charismatique, presque divin. ~~Comme~~ Son dessein délibéré était de présenter une tradition faisant l'unanimité, <sup>on</sup> peut conclure sans risque que cette image était la plus répandue à l'époque. Bien plus, comme le commentaire de Rachi en vient à être le premier texte proposé à tous les petits écoliers juifs - et rares étaient ceux qui allaient beaucoup plus loin - cette représentation de Mosché Rabbenou eut une vie étonnamment longue. En fait, elle dura presque jusqu'à notre époque.

Rachi se propose d'exposer avec clarté, brièveté et concision ce qu'il juge être le simple sens du texte de la Torah, pechat, terme qui désignait pour lui l'interprétation admise de la tradition rabbinique. Il rapporte comme un "fait" que Moïse naquit à six mois et un jour, le 7 Adar dans la 320<sup>e</sup> année du séjour des Israéliens en Egypte. Quand il existe des traditions contradictoires ou des doutes sur une date, Rachi examine les questions à fond et présente tout au long la version qui recueille l'accord général.

Un exemple. La Torah indique que les tribus mangèrent la manne "pendant quarante ans". Une lecture attentive du texte semble indiquer qu'elle apparut pour la première fois le 16 Iyar de la première année de l'Exode et disparut le 15 Nisan de la quarantième, ce qui ferait trente jours de moins que les quarante années spécifiées. Rachi cite toute l'explication du Talmud: <sup>le</sup> ~~du~~ pain sans levain, cuit en hâte avant la fuite hors d'Egypte avait le même goût que la manne, aussi la période

pendant laquelle on mangea les galettes est-elle comprise dans le nombre des jours de la manne, (Rachi sur Ex. 16: 35).

Cette passion pour le détail se retrouve partout. Il indique la distance exacte entre les camps et l'emplacement précis où chacune des douze tribus plantait sa tente. Il donne les noms de personnages que la Torah laisse anonymes. Les Hébreux qui ~~accostent~~ Moïse le lendemain du jour où il a tué le surveillant sont Dathan et Abirâm, ceux-là mêmes qui vont révéler leur vilaine nature en se rebellant contre son autorité des années plus tard. L'Egyptien supprimé par lui n'est pas n'importe qui, mais un fieffé coquin. Rachi le pourvoit même d'un casier judiciaire comportant des condamnations pour voies de fait et adultère. Il tire son enseignement d'une aggadah donnant un Egyptien anonyme (Lév. 24: 10 et s.) comme père au jeune homme qui avait blasphémé le Saint Nom à Kadéché Barnéa et fut mis à mort pour ses péchés. Selon elle, l'infâme surveillant avait eu ce fils illégitime de Chéломیت, Israélienne fort belle mais assez bête pour ne pas savoir qu'il ne faut jamais parler à des étrangers. Elle s'était laissé entraîner dans une liaison avec l'Egyptien pendant que son mari peinait comme esclave. Rachi précise même que l'incident de l'Hébreu maltraité qui avait provoqué la réaction du Prince Moïse avait mis aux prises le mari bafoué et le surveillant amoureux.

L'ascétisme jouait un beaucoup plus grand rôle dans le judaïsme talmudique et médiéval que certains apologistes modernes (ne le reconnaissent). Mosché Rabbenou est la création d'une époque où les sexes vivaient dans une grande mesure à l'écart l'un de l'autre. Hommes et femmes, voire maris et

épouses se parlaient rarement. Après avoir traversé la mer des Jôncs, Moïse chanta un cantique de louange et de délivrance avec et pour les hommes; c'est seulement après que Miryam, la prophétesse saisit un tambourin puis chanta avec et pour les femmes (Rachi sur Ex. 15:21). Pas de place pour la petite fleur bleue dans le monde de Mosché Rabbenou. Rachi reste totalement imperméable à l'élément sentimental contenu dans l'épisode des filles de Jéthro que Moïse défend contre les bergers et la rencontre avec Séphora. Selon lui, Jéthro avait tenu compte de la famille du futur <sup>si il</sup> et décidé de lui donner une fille, c'est pour faire entrer dans sa maison un homme si bien apparenté (Rachi sur Ex. 2: 20). Mosché Rabbenou ne se marie que pour avoir des enfants et reste célibataire pendant toute sa vie publique, c'est-à-dire quarante ans, afin de garder la pureté exigée de celui qui se rend auprès de Dieu.

Distingué, bien pourvu de richesse, il se comporte avec la dignité naturelle d'un homme qui est né dans une classe privilégiée. En vrai aristocrate, il sait quand se montrer cérémonieux et quand mettre le protocole de côté. Les gens se levaient quand il passait et restaient debout jusqu'à ce qu'il eût disparu, comme il se devait quand le suzerain se déplaçait (Rachi sur Ex. 33: 8). Dieu lui avait prescrit d'engager des trompettes pour annoncer ses passages dans le camp (Nb. 10:1). Pourtant, quand Jéthro y arrive, Mosché Rabbenou, bien que d'un rang supérieur à lui, le salue le premier (Rachi sur Ex. 18: 7). Sa vertu la plus connue, l'humilité, n'est pas l'effacement du saint, mais la retenue du souverain qui l'empêche d'abuser de sa situation ou de ses privilèges. Son principal défaut est la

colère, ce brusque éclair d'impatience qui accompagne souvent la puissance. Dans Rachî, l'écho des légendes d'Haroum al-Rachid et de Charlemagne résonne autour de Mosché Rabbenou; dans celles du Talmud et du Midrach, on perçoit des réverbarations d'Alexandre et de César.

Il a nombre des attributs et toutes les attitudes du pouvoir royal, mais ils ne représentent qu'un seul aspect de l'homme de Dieu. Le roi est aussi un savant talmudique. Chaque jour, quand Dieu l'accueille, Il lui enseigne un passage de la loi, le texte et tout ce qui y a été inclus. Après chaque séance, Il s'arrête afin de laisser à son élève le temps d'assimiler ce qu'il vient d'entendre. Puis ce dernier répète chaque règle deux ou trois fois, jusqu'à ce qu'il la sache par coeur et l'interprète devant Dieu pour être sûr d'avoir bien compris toutes ses incidences. Aaron entre alors dans la Tente d'Assignation. Moïse l'instruit et le fait répéter. Aaron s'assied et ses fils entrent. Moïse leur répète la leçon et ils s'asseyent. Les anciens entrent; elle est répétée pour eux et ils s'asseyent. Enfin le peuple entre et il est, lui aussi instruit.

L'accent est mis sur la nécessité pour les chefs d'arriver à une maîtrise absolue de la Torah, une connaissance claire et sûre. Dans son enseignement, Moïse procède systématiquement, une section de la Torah après l'autre ou, si besoin est, une seule halac'ha et toutes ses répercussions. Avant chaque fête, il apprend à Israël les formes et les règles appropriées. Il peut enseigner la loi en soixante-dix langues. On rapporte aussi qu'il employait le procédé des rhéteurs romains, murmurant son discours à un assistant qui le répétait ensuite tout fort.

La vraisemblance est une chose et l'histoire en est une autre. Rachi n'est pas historien. Il ne fait aucun effort sérieux pour situer les gens et les événements dans une perspective compréhensible, ni pour découvrir des rapports significatifs entre les faits reliés dans le temps. L'histoire cherche à comprendre le comment et le pourquoi des événements. Les rabbins ne leur reconnaissent qu'une cause, Dieu et bien que certains sages portés à la philosophie connussent la loi naturelle, c'était en dernière analyse la volonté divine plutôt que l'interaction des hommes, de l'économie, de la culture et des institutions politiques qui expliquait toutes choses. Le Juif rabbinique vivait dans le tourbillon du monde réel et ne le niait pas, mais il n'en tirait guère d'encouragement ni de fierté. Il se trouvait dans le galout, une sorte de limbe, de lassitude morne entre un passé et un avenir glorieux. Son indifférence au passage du temps n'était pas essentiellement le résultat d'un traumatisme provoqué par un désastre national, bien que la douleur paralysante de la défaite eût certainement émoussé ~~à jamais~~ son intérêt pour l'exercice du pouvoir. C'était plutôt un engourdissement émotionnel, né de l'impuissance, la conscience qu'il était un prisonnier politique condamné à une peine sans fin.

L'histoire traitant de puissance et de changement est fonction du sens qu'a une société de son avenir. Incarcéré à vie, un prisonnier n'a pas de raison de tenir un journal puisqu'aucune journée ne se distingue des autres. Dans sa cellule, les souvenirs du temps précédant sa détention prennent une acuité douloureuse et son esprit s'attarde à la possibilité d'une évasion miraculeuse, ou d'une grâce inattendue. Dans le

galout, tous les Juifs naissaient en chaînes comme leurs pères avant eux, mais leur imagination ne pouvait être bridée. Le temps était une catégorie flexible dans laquelle ce qui avait été, ce qui était et ce qui serait se confondaient. La Torah dit que Moïse alla de Madian en Egypte monté sur un âne. Rachi était sûr qu'il s'agissait de celui-là même qui avait porté Abraham jusqu'au mont Moria et sur lequel le Messie ferait son entrée triomphale à Jérusalem (Rachi sur Ex. 4: 20). Sur le mont Nebo, Dieu montra à Moïse non seulement toute la Terre Promise comme l'indique la Torah, mais son histoire future, y compris la conquête, l'exil, l'époque messianique et la résurrection des morts.

Mosché Rabbenou est un mortel. Il naît, se marie, et a des enfants, mais ne vieillit jamais. Le jour de sa mort, son corps et son esprit sont aussi vigoureux qu'à l'apogée de sa maturité (Rachi sur Dt. 31: 1). Il meurt. Si contradictoire que cela puisse paraître, il est également immortel. Pour Rachi, Deutéronome 34:7 : "Moïse avait cent vingt ans quand il mourut; son regard ne s'était point terni et sa vigueur n'était point épuisée" signifie: "Même après sa mort, son oïel n'était pas obscurci ni sa force naturelle diminuée". Pour lui, comme pour les sages talmudiques, Mosché Rabbenou est un être semi-divin. Avant qu'il vînt au monde Miriam prophétisa que sa mère aurait un enfant qui délivrerait Israël (Rachi sur Ex. 15:20). A sa naissance, une lumière qui n'était pas de ce monde, emplît la pièce. Pendant toutes les années suivant la théophanie sur le Sinaï, un halo rayonnait autour de sa tête (Rachi sur Ex. 34: 29), différent de celui des autres saints. "Le visage de



Moïse avait l'éclat du soleil, celui de Josué la pâle lueur de la lune<sup>h</sup> (Rachi sur Nb. 27: 20). Après sa mort, son corps ne connut pas la décomposition (Rachi sur Dt. 34: 7) et son tombeau avait été préparé avant la Création (Rachi sur Dt. 34:6).

Rachi reprenant la aggadah, assure que Moïse fut accusé, jugé et condamné à mort pour le meurtre du surveillant. En décrivant les détails de l'évasion in extremis qui suivit, le compilateur ne choisit pas parmi les trois versions populaires, il les présente toutes: il y avait tant de bruit dans la salle du tribunal que le bourreau n'entendit pas le verdict de la cour, les geôliers tombés en catalepsie ne virent pas Moïse s'enfuir et quand ce dernier fut amené sur le lieu de l'exécution, le bourreau ne put lever son épée. Quelle que soit la version que l'on accepte, sa portée théologique reste identique. Dieu protège les fidèles - et l'image de Mosché Rabbenou aussi - il a des pouvoirs refusés aux simples mortels.

Magicien, il est Merlin, hiérogammate royal et chef puissant, non pas ~~un~~ prestidigitateur rusé; prophète, il est un ancien respecté, vêtu de lin pourpre, non pas un extralucide de foire en costume de clown. Aucune indication d'extase, ni de langage automatique; il garde toujours la maîtrise totale de ses sens. Bien qu'habillé en prophète, il est ascétique et célibataire. Quand Séphorah apprend que d'autres prophètes sont apparus dans le camp, elle va consoler leurs épouses de la perte de leurs maris.

Dans l'univers talmudique, miracle et magie ne sont que les deux aspects d'un même phénomène: la différence est que Dieu prend l'initiative du miracle, alors que le sorcier exécute

ses tours. Dieu lui-même enseigne à Mosché-Rabbenou les formules permettant "d'éveiller l'attribut divin de la miséricorde", c'est-à-dire l'art de la prière d'intercession qui exigeait non seulement que l'on prononçât le Nom tout-puissant de Dieu, mais que l'on s'enveloppât d'un tallit pour répéter le texte des Treize Attributs (Rachi sur Ex. 34: 607). L'Ange de la Mort lui-même contribue à son instruction en lui apprenant que l'encens vainc la peste (Rachi sur Nb. 17: 11). Le portrait que brosse le Talmud est contradictoire. En général, Mosché Rabbenou est l'agent de la puissance divine et, dans d'autres situations, un magicien qui fait étalage de ses pouvoirs. De toute évidence, la circonspection théologique ne prévalait pas toujours sur les crédulités.

La simple histoire du petit bébé dans son berceau de roseaux devient une sombre histoire de magie. Les servantes de la princesse sont de mauvais esprits qui essaient par tous les moyens de détourner l'attention de leur maîtresse. Elles n'y parviennent pas. Le berceau flotte au milieu du fleuve, loin, hors de portée; mais le bras de la princesse s'allonge magiquement jusqu'à ce qu'elle puisse attraper la corbeille et la ramener sur la rive. Une bataille contre Madian prend l'aspect d'une mêlée générale aérienne. Le sorcier Balaam met l'armée madianite en fuite, mais Phinéas, prêtre d'Israël plein de zèle, déjoue l'offensive en brandissant une puissante amulette qui fait s'écraser au sol la force ~~adversaire~~ de Balaam (Rachi sur Nb. 31: 6). Quand les Ammonites attaquent, leur ange gardien est précipité du haut du Ciel et Moïse lui piétine le cou pour protéger Israël (Rachi sur Dt. 2: 29).

La fabrication du Veau d'Or est assez inexplicable, car la Torah ne mentionne personne capable de faire un moule dans lequel on pût verser du métal en fusion. Une aggadah suggère que certains magiciens, parmi la multitude très mélangée qui accompagnait les Israélites le modelèrent grâce à leurs arts maléfiques. Selon une autre, beaucoup plus compliquée, c'était Mosché Rabbenou lui-même "le sorcier", et bien involontairement. Pour retirer du Nil le cercueil du patriarche Joseph selon le vœu qu'il avait exprimé sur son lit de mort, être enterré en Canaan - Moïse avait préparé des amulettes d'argent. L'une d'elles portant l'inscription: "Lève-toi, boeuf, lève-toi, ~~boeuf~~" n'avait pas été utilisée et elle était tombée entre les mains de Michée, meneur de la rébellion du camp. Lorsque celui-ci la jeta dans la cuve d'or en fusion, elle produisit un Veau. Rachi, qui rapporte les deux traditions ne serait monté sur le bûcher ni pour l'une ni pour l'autre, mais homme du Moyen Age, il vivait dans un monde de magiciens, de sorciers et de merveilles, aussi accepte-t-il volontiers Mosché Rabbenou comme le premier thaumaturge de tous.

Malgré sa nature et ses pouvoirs spéciaux, celui-ci ne manque pas de défauts, à la fois mortel et immortel, saint et pécheur. Furieux et déçu par la stupidité de son peuple, il frappe le rocher à Mériba, bien que Dieu lui ait seulement ordonné d'étendre son bâton sur lui (Rachi sur Nb. 27: 4). Morale: le plus sage des hommes lui-même a des limites. A Réphidim, il a peur et tremble que les tribus le lapident (Rachi sur Ex. 17:5) Morale: les chiens eux-mêmes peuvent succomber à l'intimidation. Moïse a péché, sa mort en étant la preuve

ultime dans un monde convaincu qu'elle ne frappe quelqu'un qu'en raison de ses fautes. Mosché Rabbenou est humain et divin, prophète et magicien, mortel et immortel. "Quand Moïse monta là-haut, il était tout à fait homme, mais quand il redescendit ici-bas, il était à la ressemblance de Dieu (PRK Sup. 1,9). La Cour Céleste l'excommunia un jour parce qu'il avait sans autorisation laissé l'asafsouf, la canaille se joindre à l'Exode et que c'était elle la responsable de l'incident du Veau d'Or (Rachi sur Ex. 32: 7).

Mais malgré ses fautes, il est un bon modèle. Sa vie "peut enseigner les manières" (Rachi sur Ex. 14: 8). Le souci qu'il a des droits de son frère aîné, le soin qu'il prend de ses troupeaux et, en particulier, le fait qu'il les emmène paître loin des propriétés privées, la déférence qu'il témoigne à son beau-père, l'attention qu'il porte à l'enterrement de sa soeur et de son frère, son labeur journalier d'enseignant, son amour pour Israël - tout cela est cité comme exemple de vertu.

Sa mort fut une grande <sup>per</sup>perte pour le peuple; en particulier le pouvoir qu'il avait de protéger les siens disparut avec lui. Josué est un homme juste, un bon érudit et un chef capable, mais il lui manque ces qualités si particulières qui faisaient de Moïse Mosché Rabbenou. Pour que la nation ne désespère pas, <sup>elle lui a</sup> ~~il~~ est représenté vivant dans les Cieux, toujours capable et désireux de défendre Israël contre ses ennemis. Il suggère une tradition qui recherche avidement un protecteur et un sauveur, mais n'assouplira pas assez sa théologie pour répondre à ce besoin.

## Chapitre VII

### Moïse et Mahomet

Pendant les siècles qui suivirent la destruction du Temple, la plupart des Juifs vécurent dans des cultures-hôtes dont les principes religieux étaient fondamentalement différents des leurs. Le christianisme promettait le salut aux individus sur la base de la foi en un sauveur divin. Les traditions zoroastriennes de la Perse étaient centrées sur le mythe cosmique d'une lutte incessante entre les forces de la lumière et des ténèbres. Le Nouveau Testament pour le premier et l'Avesta pour les seconds étaient des textes vénérés, mais ni le christianisme, ni le mazdéisme ne faisait de leur étude un devoir de piété. Dans les deux traditions, une hiérarchie cléricale réglementait le culte et de grands pouvoirs étaient attribués aux thaumaturges, saints, mages et moines. Connaisant désormais Mosché Rabbenou, nous sommes à même d'apprécier la mesure dans laquelle les Juifs assimilèrent certaines de ces attitudes - certaines mais non point toutes. N'importe quel laïque qualifié pouvait diriger les services à la synagogue. Le domaine propre aux rabbins était l'école et ils consacraient leur vie à l'étude de la révélation divine plutôt qu'à une discipline de méditation et de prière.

Les nombreuses conquêtes des armées arabes pendant les 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> siècles, ainsi que les conversions en masses à l'islamisme qui les suivirent mirent les communautés juives du Moyen-Orient à apprendre aux hommes. Les besoins futurs de la communauté

Orient et du littoral méditerranéen sous l'influence d'une culture dont les structures religieuses étaient semblables aux leurs. L'Islam proclamait que le Coran était une révélation unique et universelle transmise par un seul prophète. Celui-ci ne se posait pas en homme parfait ou divin, mais seulement en véhicule choisi par Dieu pour apporter Son message et poursuivre Son oeuvre. Mahomet ne prétendait pas faire des merveilles: "Les miracles sont l'oeuvre de Dieu seul. Je ne suis qu'un homme qui vous avertis."

A la mosquée, comme à la synagogue, le culte pouvait être présidé par n'importe quel homme qualifié. Les chefs religieux de l'Islam exerçaient leurs activités dans les écoles de la chariyah, ou loi coranique, plutôt que dans les chaires des mosquées. L'imam était d'abord un chef de communauté et un juriste compétent, un homme d'affaires dont l'autorité venait de son savoir plutôt que de son charisme personnel et dont la fonction professionnelle consistait à veiller que ses fidèles observassent les commandements de la loi.

L'Islam, comme le judaïsme traditionnel repose sur l'idée que la société doit être organisée selon les Enseignements de Dieu transmis par un prophète. Les fidèles révèrent le Coran comme le don de la vérité à l'humanité - une vérité qui explique les mystères de la vie, seul moyen garantissant le salut. Pour l'Islam la vie ne peut être rachetée et l'immortalité atteinte que par la participation à la communauté des bénis de Dieu qui suivent sa loi; le Ciel est réservé aux croyants. La foi juste et la vie droite sont indispensables au salut. Après Mahomet, il n'y aura plus d'autres prophètes, il n'y a plus rien à apprendre aux hommes. Les besoins futurs de la communauté

seront assurés par l'interprétation attentive du Coran, et, comme dans le judaïsme, l'art du commentaire <sup>à moufler</sup> ~~le~~ le changement.

L'Islam enseigne que Dieu est le maître de l'histoire, mais contrairement à la présentation de Moïse par la Torah, rien dans le Coran n'indique que les rédacteurs aient tenté de diminuer l'importance de Mahomet comme acteur dans les événements politiques de son temps. Tout au contraire. Il est décrit comme un calife-prophète qui dut ses succès de chef à sa claire compréhension de la Volonté Divine. Contrairement à Moïse, il prépare ses troupes pour la bataille et met au point la stratégie qu'elles devront suivre. A notre époque freudienne, nous rangeons la prophétie sous la rubrique psychologie anormale et/ou expérience religieuse. Les savants musulmans, eux, l'étudiaient en tant que phénomène associé aux fonctions de chef. Des prophètes comme Mahomet et Moïse étaient "envoyés par Dieu pour le progrès de l'humanité" (ibid. Kammouna 15). La réussite politique d'un prophète était tenue pour preuve ultime de la vérité de ses paroles, pensée bien réconfortante quand les armées viennent de conquérir la moitié du monde. "Le vrai prophète instituera une puissance et une loi sacrée parmi les hommes, afin que le salut de cette époque ait là son fondement" (Avicenne 9: 6).

L'Islam compte Moïse parmi ces "hommes de décision". La liste remonte de Jésus à Adam en passant par Elie, Moïse et Abraham - qui ont transmis les Enseignements de Dieu et gouverné avec succès leurs communautés. Chacun reçoit un titre spécial: Adam, le choisi par Dieu, Noé, le délivré par Dieu, Abraham,



l'ami de Dieu; Moïse, le confident de Dieu. Ces appellations honorifiques apparaissent souvent dans les textes musulmans et même dans la liturgie, mais toujours il est nettement précisé que Mahomet a été le dernier des prophètes et que son rang dépasse de loin celui de tous les autres "hommes de décision". Par la suite, des théologiens coraniques ont soutenu que le terme de prophète, employé par Mahomet pour se désigner était amphibologique. Son sens conventionnel - "il n'y a pas eu d'autre prophète comme lui" - ne convient pas à Mahomet, mais il était commode pour placer celui-ci à la fin de cette lignée d' "hommes de décision", afin de relier la nation arabe aux traditions des principaux groupes de population passés sous sa domination, ce qui rendait plus facile et plus attrayante la conversion à l'islamisme.

Le Coran traite Moïse comme un prophète respecté, un des meilleurs par qui Dieu a manifesté sa puissance et dit sa Parole, l'éclairant et l'instruisant lui-même.

Nous avons accordé notre grâce à Moïse et Aaron. Nous les avons eus et leur peuple sauvés d'une angoisse immense. Nous leur accordâmes notre secours et ils furent les vainqueurs. Nous leur donnâmes l'Ecriture d'une clarté rayonnante, nous les guidâmes vers la voie droite et perpétrâmes [leur souvenir] parmi les générations postérieures. Paix sur Moïse et Aaron! C'est ainsi que nous rétribuons ceux qui font le bien (37: 114-122).

Des incidents de la vie de Moïse sont mentionnés dans

trente-quatre chapitres du Coran. Une ~~sourate~~ <sup>sourate</sup> le décrit passant quarante jours et quarante nuits avec Dieu qui lui donne "le livre et le discernement pour qu'il suive la voie droite" (2: 53).

Dans une autre, il rapporte les paroles de Dieu sur des tablettes: "une exhortation à propos de tout et le détail de tout" (7: 142). Mais contrairement aux premiers chrétiens, ni les rédacteurs du Coran, ni les théologiens musulmans plus tardifs n'ont semblé s'attacher particulièrement à prouver que leur prophète avait été annoncé dans la Torah. Un passage indique bien à Moïse que Dieu embrasse tout: "Je l'inscrirai pour ceux qui me craignent ... qui suivent le prophète illettré qu'ils trouvent mentionné dans leur (Écriture), dans la Torah et l'Evangile" (7: 156-157) mais aucun effort sérieux n'est fait pour authentifier la carrière de Moïse au moyen des prophéties scripturaires, ou de rattacher son mode de vie à celui de Mahomet. Les Ecritures anciennes avaient eu leur utilité, mais elles étaient pleines d'erreurs et l'on ne pouvait s'y fier. Ni l'Ancien Testament ni le Nouveau n'ont jamais été réunis par les Musulmans au Coran en un seul volume intitulé Ecriture Sainte. Si Moïse est très visible dans les ~~sourates~~ <sup>sourates</sup>, ce n'est que comme apôtre parmi beaucoup d'autres, et non pas le plus important.

Mahomet semble avoir acquis sa connaissance des traditions <sup>israélites</sup> ~~juives~~ judaïques au moyen de la conversation avec des voisins en Arabie et de ce que l'on en savait parmi ses compatriotes. La description qu'il fait de Moïse dans le Coran s'inspire d'éléments empruntés à la Torah Ecrite et à la aggadah. Il

rapporte par exemple que ce dernier, sauvé par l'épouse de Pharaon (~~un~~ appelé Asiya dans ce texte) refuse de prendre le sein d'une non-hébraïque. Ce détail qui figure aussi dans la aggadah explique pourquoi Moïse est confié à sa mère pour qu'elle le nourrisse et souligne, certainement à dessein, d'une part que Dieu est le maître absolu de l'histoire et confirme d'autre part la tradition chère aux Musulmans comme aux Juifs selon laquelle le prophète doit être en état de pureté rituelle pour recevoir la parole de Dieu (b. Sotah 12b). Le meurtre du surveillant représente à la fois une crise d'identité et un acte inconsidéré dont Moïse se repend par la suite, reconnaissant que Satan l'a tenté.

Moïse s'enfuit en Madian où il aide les filles du cheik à faire boire leurs troupeaux, est accueilli dans la maison de ce dernier et épouse une de ses filles en échange de quelques années de service. Il reçoit sa mission au Buisson Ardent qui est situé non pas sur le Sinaï, mais dans la vallée de <sup>Tawa</sup> C'est la nuit. Il se déplace avec sa famille. Voyant quelque chose qui brûle, il quitte les siens pour aller chercher un tison qui lui permettra d'allumer un feu de camp. Au Buisson, Dieu lui parle: "Je suis ton Seigneur! Enlève tes sandales car tu es dans la vallée sacrée de Tawa. Je t'ai choisi. Ecoute donc ce qui [te] sera révélé. En vérité, je suis Dieu, il n'y a pas d'autre divinité hormis moi. Accomplis la prière pour te souvenir de moi. L'heure est proche en vérité... *Qu'il celui qui suit sa passion ne se détourne pas [de cette certitude]" (20: 14-15)*. Le Coran traite les confrontations Moïse-Pharaon comme un

conflit entre un apôtre de Dieu et un méchant roi. Il ne s'agit pas de savoir si les esclaves seront autorisés à partir, mais si Moïse pourra obtenir que Pharaon se repente. Ce dernier a

été orgueilleux sur la terre et Moïse lui offre sa religion définie comme une correction du Seigneur. Quand il prend les meilleurs hiérogammates égyptiens à leurs propres pièges, ils reconnaissent la supériorité de Dieu et se convertissent - pour être tout aussitôt exécutés sommairement par le roi qui reste sourd aux bons conseils et aveugle aux manifestations de la puissance divine. La confrontation avec Pharaon et son premier ministre Aman démontre l'opiniâtreté des grands et la folie des négateurs du spirituel. Pharaon exige un signe. Moïse fait des miracles (huit plutôt que dix) et pourtant le souverain refuse toujours de croire. Finalement il est noyé et la vie éternelle lui est refusée.

Une sourate décrit Moïse jeune partant en voyage pour découvrir le confluent des mers. Il emmène un serviteur, du genre chlemiel qui oublie de prendre les provisions nécessaires. En chemin, ils rencontrent un prophète d'Allah à qui Moïse demande de lui enseigner la sagesse. L'autre accepte, mais à la condition que son élève ne mette rien de ce qui se passera en question. Ensemble, ils construisent un bateau, mais quand il est lancé, le prophète fait un trou au fond. Par la suite, celui-ci tue un jeune homme dans une ville où ils ont reçu l'hospitalité; à un autre moment, il soutient une clôture sur le point de s'effondrer. Finalement tout s'explique: le bateau était la propriété de pauvres gens et des pirates allaient s'en emparer pour vendre l'équipage comme esclaves. Le jeune homme était destiné à une vie de crime et sa mort incita ses parents à avoir un autre enfant dont l'avenir serait placé sous de plus heureux auspices; il y avait sous la clôture un trésor qui

appartenait à des orphelins et il aurait été découvert si elle s'était écroulée (18: 60-82). La leçon est claire: croyez l'apôtre-prophète même si ses actions semblent bizarres, car il voit ce que même un Moïse ne voit pas. Autre leçon aussi claire: un prophète d'Allah voit bien plus et mieux que Moïse.

Les commentateurs musulmans appellent al-Khadir, "le verdoyant" le guide de ce dernier dans ses voyages et l'identifient avec Élie, ayant peut-être appris des Juifs que cette histoire est une variante d'une anecdote talmudique. Celle-ci rapporte que le sage Josué ben Levi voyageait avec Élie pour qu'il lui enseignât la sagesse et, pendant le trajet, le prophète agit de façon bizarre, mais finalement explicable. Qu'al-Khadir soit <sup>ou non</sup> ~~inspiré~~ inspiré d'Élie, il existe dans les écrits musulmans une tendance, peut-être voulue, à grandir ce dernier aux dépens de Moïse. Selon leurs commentateurs, les enfants d'Israël demandèrent un jour à <sup>Moïse</sup> ~~commenter~~ s'il existait un homme plus sage que lui et il répondit que non. Mais Dieu lui-même le contredit: "Al-Khadir est plus sage" (al-Boukhari 16: 19). Insister sur cette supériorité était une façon subtile et efficace de dénigrer le prophète que les Juifs révéraient comme médiateur de leur Torah.

Au Moyen Age, les anthologistes musulmans publièrent une série de livres de contes populaires incluant certaines des histoires sur Moïse. Les Légendes des Prophètes d'Al-Thalibi (14<sup>e</sup> siècle) en comportent une qui décrit comment les servantes qui avaient touché son berceau furent guéries de diverses maladies. L'auteur a également recueilli d'extraordinaires récits sur la célèbre <sup>baguette</sup> ~~baguette~~, signe de sa puissance. L'un

d'eux rapporte qu'elle avait été coupée sur un arbre du Paradis et qu'elle avait appartenu à Adam, à Noé et aux patriarches avant qu'un ange l'offre à Moïse. Elle brillait dans l'obscurité, fournissait de l'eau en temps de sécheresse, devenait un arbre à fruits quand on la plantait dans le ciel et un dragon à deux têtes crachant le feu quand les ennemis menaçaient son possesseur. Un jour, alors que Moïse faisait la sieste, sept assassins, soudoyés par Pharaon, essayèrent de le tuer: la baguette les assomma sans troubler son sommeil. Comme celui du judaïsme rabbinique, le monothéisme de l'Islam assimilait le monde des anges et des démons aux légendes miraculeuses dont la crédulité embellit les carrières héroïques. Mahomet ne prétendait qu'à être prophète-apôtre de Dieu, mais la piété des croyants tissa mille contes autour de sa vie.

Le courant principal de l'Islam mettait l'accent sur la voie du savoir plutôt que sur celle de la mystique et fondait l'autorité religieuse sur les connaissances. Selon une tradition, le prophète considérait comme perdue toute journée durant laquelle il n'avait pas progressé dans cette science qui le rapprocherait de son Seigneur" (Al-Ghazzali, Fatehat al-Ouloum Traité de la <sup>Religion</sup> ~~Religion~~ de l'Islam, p.3) L'Etat ne pouvait être organisé sans l'aide d'hommes versés dans la chariyah, c'est-à-dire la loi religieuse; son étude entraînait inévitablement la discussion de problèmes touchant à la théologie et à la psychologie de la religion qui, à son tour, <sup>con-</sup>duisait à s'intéresser à la philosophie de la religion et à ce que l'on appelle aujourd'hui la scolastique, c'est-à-dire la réconciliation de la philosophie et de la religion, de la raison

et de la révélation. Si la scolastique islamique dans ses diverses manifestations n'intéressait que de petits groupes parmi les classes urbaines cultivées, son orientation était très connue et rendait les chefs religieux sensibles à la différence entre foi véritable et crédulité. Des efforts étaient faits pour séparer ce qui était doctrinalement acceptable des résidus de la légende populaire<sup>et</sup>/de la piété innocente.

Les chefs des principales écoles rabbiniques situées dans les grandes zones urbaines où le courant scolastique islamique était le plus apprécié et le plus suivi commencèrent à penser qu'il pourrait être fructueux d'appliquer les mêmes notions au judaïsme. Les premiers résultats de cet effort ont déjà été signalés: ce fut la désacralisation de la aggadah qui donnaient de Dieu des images hautes en couleurs, mais forcément anthropomorphes. Elles semblaient désormais scandaleuses aux yeux de ceux pour qui l'appréciation judaïque du monothéisme exigeait que sa littérature ne propageât pas ~~des~~ idées violant l'interdiction de représenter ~~Dieu~~ Dieu.

Un de ces directeurs d'Université, Saadiah ben Joseph, né en Egypte, écrivit un ouvrage scolastique, Le Livre des Croyances et des Convictions, dans lequel il distingue entre les deux, apportant des arguments pour soutenir les dogmes fondamentaux du judaïsme. Dans le cours de son oeuvre, il examine l'assertion des chrétiens qui estiment que la mission de Jésus, comme celle de Moïse, doit être jugée d'après les miracles qu'il a accomplis et la jugent supérieure puisque ceux ~~des~~ <sup>de</sup> ~~prés-~~ <sup>prés-</sup> ~~mises~~ ont été plus impressionnants. Saadiah ripostait que les Juifs croyaient en Moïse non pas seulement à cause de ses mi-

racles", mais parce qu'il nous a exhorté à faire ce qui est bien" (Saadiah 3: 8). L'élément décisif est la valeur du message; les miracles sont nécessaires, mais seulement comme confirmation. Le Moïse de Saadiah ne le cède en rien à Mosché Rabbenou. Un Midrach très apprécié des scolastiques juifs conte comment, lorsque Dieu ordonne à Moïse de lever sa baguette au-dessus de la mer des Joncs, celui-ci objecte que si les eaux s'ouvrent elles violeront l'ordre de la création créée par Lui-même. Dieu répond en disant qu'il avait stipulé à la création que cette mer s'ouvrirait (Ex. R. 21: 6). Le miracle n'est pas qu'elle se soit ouverte, mais que Dieu l'ait dit à Moïse et que Moïse l'ait annoncé. C'est là un signe manifestant la puissance qui domine l'histoire et démontrant l'ordre prémédité du monde - <sup>alors que la</sup> précisément ~~la~~ <sup>de ce service est la</sup> perception ~~de ce service est la~~ <sup>qui incite</sup> nombre de modernes à nier le miracle.

Dans l'Islam comme en Occident, il s'avéra que les efforts faits en vue d'authentifier la doctrine religieuse au moyen d'arguments philosophiques étaient immensément importants pour le développement de la pensée, mais tout aussi immensément troublants pour ceux qui prenaient leurs légendes au pied de la lettre. Dans la culture populaire, le calife-prophète est considéré comme un mystique-prophète semi divin qui, tel Mosché Rabbenou a accompli des miracles sur terre et continue dans le Ciel.

A mesure que le califat déclinait, les cercles philosophiques tendaient à <sup>se</sup> rétrécir et à se radicaliser, devenant la cible des chasseurs d'hérésies. La philosophie en vint à être considérée comme la cause des divisions dans la communauté religieuse et ses tenants furent accusés de faire naître plus de



doutes qu'ils n'en résolvèrent. Après le 13<sup>e</sup> siècle, le savoir islamique, se limitant en général à la chariyah utile au plan pragmatique ~~et~~ <sup>aux</sup> spéculations mystiques et théologiques, fit assez confortablement la paix avec l'image populaire d'un Moïse thaumaturge. Les cultes des saints et des sages étaient fort nombreux. Les plus érudits se joignaient aux fraternités ascétiques de l'Islam médiéval, dont les ~~membres~~ <sup>membres</sup> étaient généralement appelés soufis, comme la laine du grossier manteau qu'ils portaient habituellement. Le prophète était représenté comme le premier et l'incomparable maître de leur mouvement, lui dont l'esprit est libre d'erreur et de passion, l'amour de Dieu, totalement désintéressé, le plus parfait des hommes qui a transcendé toutes leurs limitations pour devenir un saint ne faisant plus qu'un avec Dieu. Selon les théories mystiques, Mahomet participe donc à la puissance divine. Pour les soufis, rien n'existe en dehors de Dieu, si bien que leur prophète ~~est~~ ~~non~~ non seulement le personnage historique du Coran, mais un être céleste qui continue à rayonner une force divine. Ils vivaient dans un monde de piété fervente et de spéculations ésotériques.

Les schémas culturels islamiques exercèrent une profonde influence sur les Juifs vivant dans les centres où ils fleurissaient. Dans les villages et parmi les citadins à demi instruits, Mosché Rabbenou demeure prodigieux dans ses miracles, la aggadah conserve son autorité et personne ne se soucie vraiment de savoir où finit la doctrine et où commence la légende. Mais des élites cultivées pour qui la valeur de la Torah ~~est~~ <sup>est</sup> à ce qu'elle ~~est~~ la Torah et non pas au fait que Moïse

son messenger était un homme semi-divin ou un thaumaturge n'acceptent plus inconditionnellement les aggadot et Mosché-Rabbenou devint le grand calife-prophète, pendant juif de Mahomet.

Transformer ainsi la biographie pour répondre à l'accent mis par l'Islam sur le calife-prophète incita les scolastiques juifs à le présenter comme un roi. La littérature talmudique, qui avait insisté sur son rôle de thaumaturge contient quelques rares allusions dispersées à ce titre. Une aggadah sur l'épouse d'Aaron énumère cinq bénédictions spéciales dont elle avait le privilège, "l'une étant que son beau-père était roi" (b. Zeb. 192a). Un sage talmudique explique que si la Torah désigne Jéthro comme "beau-père de Moïse", c'est pour honorer celui qui a recueilli l'exilé et lui a tant appris sur l'administration de la justice; en effet, "c'est un honneur d'être le beau-père d'un roi" (Sifre Nb. 10: 29). Ces allusions semblent dériver de l'une des interprétations possibles d'un passage difficile du Deutéronome: (33: 4-5), généralement traduit: "C'est pour nous qu'il dicta une doctrine à Moïse. Ainsi devint-il roi de Ychouroum, les chefs du peuple étant réunis..."\* Mais on peut aussi construire la phrase ainsi: "Moïse nous a prescrit une loi donnée en possession à l'assemblée de Jacob."\*\* Dans le premier cas, on entend qu'en acceptant la Torah, Israël reconnaît Dieu pour roi; dans le second, qu'une fois la Torah proclamée Moïse est devenu roi d'Israël. Mais il y a bien peu

---

\* Bible du rabbinat. [TOB: "Ychouroum a eu un roi lorsque se sont rassemblés les chefs des peuples"]

d'indices dans la littérature talmudique permettant de penser que les rabbins eussent attaché grande importance à l'idée d'un Moïse roi.

A l'époque islamique, le couronnement de ce dernier est pris très au sérieux. Et de longs développements comparent l'administration royale de Moïse avec celle de David (Mid. Teh. 1: 2). Si Corée proteste et se rebelle, c'est essentiellement parce que Moïse a été couronné alors que lui-même est d'un rang plus élevé, d'où rancœur et jalousie (Nb. R. 18: 2). Le targoum du Pseudo-Jonathan interpole dans Deutéronome 34: 5 un passage affirmant que Moïse a été investi de quatre couronnes: celles de la Torah, du service sacerdotal, de l'autorité royale et de la puissance du Mot. Quand il se demande pourquoi c'est Beçafêl et non pas lui qui a été chargé de façonner le mobilier sacré destiné au Temple, une aggadah imagine que Dieu lui répond: "Moïse, je t'ai fait roi; il ne sied pas à un roi de faire quoi que ce soit lui-même; il donne des ordres aux autres." (Ex. R. 40: 2). [Un autre sage explique que si Dieu commande à Moïse de façonner "deux trompettes d'argent" (Nb. 10: 2), c'est pour qu'on lui rende l'hommage dû à un souverain: "Dieu dit à Moïse 'je t'ai fait roi', comme il est dit 'ainsi devint-il roi de Yachouroua' (Dt. 33: 15). De même qu'un roi est précédé de trompettes, de même quand tu sortiras, fais-les sonner devant toi' " (Tan. Beha'aloteha 15). L'envoi en mission de Josué est également décrit comme un couronnement: "Tous les Israélites vinrent en l'honneur de Josué et ensuite Moïse leur ordonna d'apporter le trône d'or, la couronne de perles et le turban royal et la robe de pourpre. Et Moïse se tenant debout ordonna les rangées et les bancs du sanhédrin

et des officiers de l'armée et des prêtres. Et ensuite Moïse alla à Josué et l'habilla et mit la couronne sur lui et l'assit sur le trône d'or" (PM 272-78).

Parce que la communauté juive n'était que tolérée dans le monde musulman, il devenait important pour son amour-propre que l'on se représentât Moïse exerçant effectivement les prérogatives royales comme Mahomet. Cette image renforçait aussi <sup>la</sup> ~~la~~ foi dans le prophète qui avait apporté la Torah. L'idée qu'un chef tel que lui démontrait sa vertu par les succès politiques était, nous l'avons vu, capitale dans la pensée hellénistique. C'est au contraire un thème nouveau dans la littérature rabbinique et qui n'a pas de fondement sûr dans la Torah. Bien au contraire, celle-ci insiste sur l'indifférence de Moïse envers la fonction royale et son apparat, faisant remarquer qu'il n'a pas essayé de fonder une dynastie.

Cette tendance à le placer sur un trône provoqua une réaction conservatrice chez ceux qui se sentaient plus étroitement liés au sens évident du texte. Josué ben Korha (2<sup>e</sup> siècle de notre ère) est cité comme autorité par un Midrach très développé qui indique nettement qu'Abraham et Moïse avaient sollicité tous deux la charge de grand-prêtre et la couronne, mais que seul Abraham avait été exaucé. Les commentateurs étaient intrigués par les similitudes linguistiques et stylistiques de deux textes dont la forme extrêmement concise exigeait l'exégèse: Genèse 22: 1, Abraham appelé au ligotage d'Isaac et Exode 3: 4, Moïse appelé au Buisson Ardent. Dans un cas comme dans l'autre, Dieu répète sa salutation: "Abraham Abraham!", "Moïse Moïse!" et celui qui est appelé répond courtoisement:

"Hineni". Les commentateurs interprétaient la double salutation formelle comme l'offre des deux couronnes par Dieu et la réponse protocolaire comme une acceptation: Je suis prêt au sacerdoce et à la couronne.

Josué [ben Korha] dit qu'en deux occasions Moïse se compara à Abraham et cela ne lui servit à rien. Abraham dit Hineni "Je suis prêt au sacerdoce et à la couronne" et il obtint les deux (Ps. 110: 4; Gn. 14: 17). Moïse, lui aussi dit Hineni "Je suis prêt pour le sacerdoce et la couronne", mais Dieu lui répondit al tikrav halom, "N'approche point d'ici." Tikrav élimine la prêtrise [Le verbe karav vient de la même racine que celle employée pour désigner l'offrande d'un sacrifice, donc al tikrav pouvait signifier "n'offre pas de sacrifice"]. Halom élimine la couronne d'après 2 Samuel 7: 18 "Le roi David alla se mettre en présence du Seigneur et dit: "Qui suis-je, Seigneur Elohim et qu'est-ce que ma famille pour que tu m'aies amené jusqu'ici ?" (Halom)" (Dt. R. 2: 7).

La réponse que reçoit Moïse, al tikrav halom est traduite non sans quelque enflure par "Ne comptez ni sur la charge sacerdotale ni sur la charge royale."

La nécessité de proclamer "Mon prophète est plus fort que le tien" incita les Juifs à remettre l'accent sur les activités de scribe menées par Moïse. Un défi souvent lancé par des Mahométans contre l'autorité de la Torah était que celle-ci ne reflétait pas fidèlement l'enseignement reçu par Moïse. Complètement développée, l'argumentation était la suivante:

parce que la société israélite n'a pas eu l'avantage des mémoriseurs professionnels au rôle si important dans les milieux arabes, les prêtres du Temple de Jérusalem reçurent la responsabilité d'apprendre la Torah par coeur, chacun se chargeant d'un chapitre. Nombre d'entre eux furent tués pendant les invasions babyloniennes du 6<sup>e</sup> siècle avant notre ère et d'autres disparurent pendant l'Exil. Quand Esdras essaya d'écrire un rouleau de la Torah, <sup>celui-ci</sup> ~~il~~ comporta d'inévitables lacunes et erreurs; <sup>le grand-père avait</sup> ~~il~~ ajouta ~~des~~ <sup>d'autres</sup> matériaux douteux au texte et en omis beaucoup qui auraient dû y être incorporés. De ce fait, la Torah est "en vérité un livre d'Esdras et non pas un livre divin" (Ibn Kammouna 49). En réponse, les Juifs se mirent à utiliser <sup>de nouveau</sup> un titre ancien, mais rarement <sup>cité</sup> ~~utilisé~~ de Moïse: Safrak Rabbah b'Yisroel le plus grand scribe d'Israël (Orkelos sur Dt. 33: 21)

Quand le Talmud décrit Moïse comme un professeur, on pense à des lectures et des récitations de mémoire, aussi bien qu'à des plumes et du parchemin. Désormais l'image se transforme. L'accent est mis sur le travail de Moïse secrétaire de Dieu. Il a écrit non pas un, mais treize rouleaux identiques, un pour chaque tribu et un modèle conservé dans le Temple, au cas où des contestations surgiraient. Maimonide prend soin de dire que "Moïse était comme un scribe écrivant sous la dictée" (CM San. 10: 7). Cependant qu'au 13<sup>e</sup> siècle, le commentateur de la Torah et cabbaliste Nahmanide s'exprimait ainsi: " Moïse notre maître écrivit ce livre de la Genèse, ainsi que toute la Torah de la bouche du Saint, béni soit-il" (Nah. introd. à Gn.)

Un concours de vantardises n'est peut-être pas la plus

*dans le style 'leur propriété est meilleure que de rien'*

noble occupation en ce monde, mais il aida néanmoins quelques hommes réfléchis dans les deux religions à examiner la nature de la conscience prophétique. Peut-on se préparer à être prophète et, si oui, comment ? Doit-on être pieux et savant, ou s'agit-il d'un don inattendu ? Quelle est la partie de l'esprit qui entre en jeu dans cette expérience ? Existe-t-il des critères objectifs pour discerner la valeur du message ? Faut-il que des miracles l'accompagnent pour prouver que les paroles viennent de Dieu ?

Tous étaient d'accord <sup>(pour Moïse)</sup> que la prophétie comportait plusieurs niveaux. Certains prophètes avaient des visions, d'autres entendaient des paroles, certains comprenaient ce qu'ils entendaient, d'autres non. Selon l'enseignement de l'Islam, Mahomet était le seul à avoir recueilli le message divin sans la moindre distortion. Pour les Musulmans, Moïse n'était pas un faux prophète, de ceux qui disent des mensonges, mais sa capacité prophétique était limitée. Les apologistes juifs intervertissent l'ordre des facteurs et soulignent le caractère unique de Moïse. "La Torah dit que le Créateur n'a jamais parlé à personne sans intermédiaire, sauf à notre maître Moïse" (Saadia 2: 10). Cette assertion se fonde sur Deutéronome 34:10 qui décrit Dieu et Moïse s'entretenant "face à face".

Le Coran indique que l'ange Gabriel avait dicté le livre chapitre par chapitre à Mahomet couché, la nuit, et que celui-ci répétait ensuite à ses secrétaires ce qu'il avait entendu. Les Juifs, eux, assuraient que la Torah avait été donnée à Moïse par Dieu sans intermédiaire et que ce dernier l'avait écrite lui-même. Il leur semblait évident qu'elle était une restitution plus exacte du discours divin. Maïmonide pensait à Maho-

met quand il citait quatre traits qui distinguent la prophétie de Moïse de toutes les autres: seul, il fut interpellé directement et non par des intermédiaires; seul, il prophétisa le jour, et debout, alors que tous les autres recevaient l'inspiration pendant leur sommeil ou en état de catalepsie; seul, il n'éprouva pas de crainte pendant la rencontre prophétique et enfin seul, il pouvait parler avec Dieu chaque fois qu'il le voulait, alors que les autres devaient attendre sans jamais être sûrs qu'Il leur adresserait de nouveau la parole. Pas de Gabriel. Pas de visions nocturnes. Pas d'interruption dans la révélation. Moïse s'était entretenu avec Dieu ouvertement, aisément, parfaitement éveillé, comme une personne avec une autre. L'inspiration prophétique lui venait non pas rarement mais chaque jour et sans aucun trouble des sens (C M San. 10:7).

La prudence incita les Juifs à coder la comparaison Moïse-Mahomet dans leur polémique, Balaam jouant le rôle du second. "La prophétie de MOÏse présentait trois particularités qui manquaient à celle de Balaam. Quand Dieu parlait à Moïse, celui-ci se tenait debout. Il parlait à Balaam seulement quand il était prostré sur le sol. Avec Moïse Dieu parlait face à face mais avec Balaam, il s'exprimait comme dans une vision et c'était comme s'il entendait les paroles de Dieu. Avec Moïse Dieu parlait ouvertement, mais avec Balaam, seulement en paraboles." (Nb. R. 14: 20). Les comparaisons s'étendaient au caractère des prophètes aussi bien qu'à leurs dons. Moïse n'avait jamais recherché aucun gain personnel, alors que Balaam se montrait fort <sup>avide</sup> ~~hésitant~~ et cupide, maudissant toute une nation pour un sac d'or. Les Juifs n'avaient jamais oublié que Mahomet



s'était violemment retourné contre leurs coréligionnaires dans les villes du Hedjaz quand ceux-ci refusaient de financer sa mission.

Dans certains cercles philosophiques juifs, un débat animé s'instaura sur la nature de la vocation prophétique. Dieu choisissait-il qui bon lui semblait ou se limitait-il à ceux qui avaient des lumières spirituelles ? Rien dans la Torah n'indique que Moïse se fût préparé de façon quelconque à recevoir la voix venant du Buisson Ardent. Certains penseurs comme Juda Ha Levi (1075-1141) restés sur cette position, soutenaient que la prophétie était un don de la grâce divine. Ha Levi écrivait que le Seigneur avait délibérément choisi Moïse, berger de quatre-vingts ans selon la tradition, et sans rien du philosophe, pour souligner l'autorité absolue du Très-Haut sur l'événement prophétique (Ha Levi 1: 83). Il assurait aussi que ce dernier ne pouvait être vécu que par de pieux Juifs et en Palestine, deux conditions que Mahomet ne remplissait évidemment pas.

Pour une poignée de penseurs profondément influencés par les théories aristotéliciennes (dont Maïmonide) seule pouvait prophétiser une personne supérieure, ayant rectifié son caractère, discipliné son imagination et développé au maximum la puissance de sa raison. Plus précisément, la prophétie est une émanation de la divinité appréhendée par l'entremise d'un homme qui, ayant parfaitement maîtrisé ses actions ainsi que ses appétits a aiguisé ses facultés rationnelles (Guide 2:37). Dieu la refuse parfois à ceux qui y sont préparés, mais elle

est considérée comme le couronnement de l'éducation et de la discipline morale combinées avec un don naturel, une acquisition plutôt qu'un coup de foudre. Nous sommes revenus là dans l'univers de Philon, mais l'emploi des termes est plus précis, le corps des vérités philosophiques plus clairement défini et la voie de l'illumination fait intervenir l'érudition aussi bien que la contemplation. Maïmonide décrit la jeunesse de Moïse comme un temps d'étude et son illumination, comme le résultat d'une préparation diligente. Aussi bien lui que Ha Levi, soit dit en passant, croyaient que l'ascension de Moïse avait été intellectuelle et non pas une translation corporelle dans les Cieux. Pour eux, Moïse n'avait jamais quitté la montagne.

Ha Levi continuait à le voir comme un homme aussi bien qu'un prophète. Son Moïse n'était pas à l'abri du péché alors que celui de Maïmonide devenait finalement incapable d'en commettre un. Ce dernier voit la prophétie comme un aboutissement atteint par quelques hommes d'une capacité exceptionnelle qui développent leur intelligence jusqu'à être capables de recevoir la connaissance ~~qui~~ <sup>qui</sup> émane de Dieu. Moïse est le philosophe consommé devenu le prophète consommé. Pour Maïmonide:

Moïse était le père de tous les prophètes avant lui et tous ceux qui <sup>vivent</sup> ~~vivent~~ après lui avaient un rang inférieur à lui. Moïse fut choisi par Dieu du milieu de toute l'humanité. Il appréhenda plus de Dieu que jamais homme dans le passé ou l'avenir appréhenda ou appréhendera de lui ... Il n'était point de voile qu'il ne perçât (CM San. 10: 7).

Il le décrit comme quelqu'un qui s'est élevé au-dessus du niveau des simples humains et qui est devenu en fait immortel aussi bien qu'incapable de pécher. Il dit de lui qu'il est parvenu à un "rang angélique" (ibid.). Le philosophe n'entend pas par là que Moïse était devenu un être ailé vêtu d'une robe blanche, mais qu'il avait développé son intelligence et maîtrisé ses sens au point de devenir comme ces purs esprits, quelqu'un faisant "toujours ce qui est bien et seulement ce qui est bien". Les gens simples avaient sur les anges des idées simples, bien différentes de celles de Maïmonide. Pourtant le philosophe, de même que le marchand du souk, le voyaient comme un être ayant transcendé les limitations de la condition mortelle. Etrangement, l'analyse la plus subtile et la piété la plus simple allaient dans le même sens.

Sous l'influence islamique, des Juifs rabbiniques commencèrent, durant des siècles, à pratiquer des rites centrés sur la vie du prophète. En Egypte, ils faisaient chaque année un pèlerinage à la ville de Dammouh, à quelques kilomètres dans l'ouest de Foustat Misr, parmi les ruines de la vieille capitale pharaonique: Memphis. Il y avait là une synagogue de Moïse, Kawisat Moussa, dont beaucoup assuraient qu'elle avait été construite sur l'emplacement de la résidence du prophète pendant sa mission auprès de Pharaon. Ce sanctuaire votif était entretenu grâce à des offrandes venues de toute l'Egypte et des cérémonies s'y déroulaient le 7 Adar, jour de la mort de Moïse selon la tradition. La Guenizah\* du Caire a livré un document

\* Sous le plancher de la synagogue, on y plaçait les livres et objets hors d'usage qu'il était défendu de détruire.

■ Au cours d'un enterrement à domicile d'

qui énumère les règles à observer par les pèlerins lors de ces visites. Benjamin de Tondela (fin du 12<sup>e</sup> si), qui s'était rendu au sanctuaire, rapporte qu'il abrite "un certain pilier fait par des procédés magiques dont on ne saurait voir de pareil dans tout le pays".

L'existence de cette Kaaba juive donne à penser que les Israélites avaient été influencés non seulement par l'obligation officielle du pèlerinage qu'imposaient les autorités musulmanes, mais par l'identification d'une météorite avec un lieu sacré<sup>f</sup>. Il est douteux que les Juifs l'eussent adoré plus que les pèlerins de La Mecque adorent la Pierre Noire - ce qui eût été qualifié d'idolâtrie par les deux religions - mais leur vénération n'en était guère éloignée. On pense à l'anecdote du calife Omar qui, s'étant rendu auprès de la Kaaba, aurait dit: "Je sais que tu es une pierre qui ne fais ni bien ni mal, et si le messenger d'Allah ne t'avait pas baisée, je ne te baiserais pas." Sur quoi il la baisa.

Les Juifs se mirent aussi à prêter attention à l'anniversaire de la mort de Moïse. Des hymnes et des textes la commémorant furent introduits dans la liturgie synagogale au cours des 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> siècles. A l'origine, la pratique semble s'être limitée à la fête de Simchat Torah<sup>\*</sup>. Par la suite, de tels hymnes, pi-y-youtim, furent inclus dans le service de l'après-midi du Sabbat et celui du 7 Adar. Une tradition aggadique plaçait en effet la mort de Moïse à cette date qui tombait

\* Fête de la Torah. Après les trois grandes fêtes de Pèlerinage (Pâque, Pentecôte, Cabanes), on achève solennellement la lecture de la Torah et on la recommence aussitôt.

un jour de Sabbat. La même était d'ailleurs célébrée comme anniversaire de sa naissance, conformément à une maxime de la piété conventionnelle qui veut "les justes meurent le jour de leur naissance." On croyait que la vie d'un juste était symétrique et harmonieuse en tout, si bien que l'anniversaire de sa mort était aussi celui de sa naissance. La tradition musulmane enseignait que Mahomet était mort le jour de son anniversaire, le 12 Rabi-al-awwal, un lundi.

Des hymnes commémoratives rappelant la mort de Moïse furent ajoutées à la liturgie. Les chercheurs en ont <sup>relevé</sup> ~~trouvés~~ presque une centaine dans les rituels des synagogues, où prévalaient les coutumes palestiniennes ou sépharades. Ce sont essentiellement des Midrachim versifiés, inspirés par le texte de la lecture scripturaire pour la fête de Simchat Torah: Deutéronome 33-34, l'ultime bénédiction et le panégyrique de Moïse. <sup>(voir)</sup> (recueil spécial, Midrach Petérat Mosché fut édité, qui se fondait sur ces chapitres <sup>ainsi que sur</sup> ~~et~~ Josué 1, texte des prophètes désigné pour ~~la fête~~ Simchat Torah. Ce Midrach était étudié le jour de la fête, le 7 Adar, qui, soit dit en passant, était considéré comme un jour de deuil et jeûne.

La plus ancienne de ces hymnes développait deux thèmes: la désignation de Josué comme successeur de Moïse et les efforts de ce dernier pour éviter l'Ange de la mort. Tous deux soulevaient des problèmes internes ~~très importants~~ importants et se situaient au centre du débat, poursuivi avec les critiques musulmans. Les dignitaires de la communauté juive <sup>qui</sup> devaient défendre leur autorité contre des attaques sporadiques, ~~et~~ le faisaient en citant l'intronisation de Josué par Moïse comme base légitime

de la leur. A toutes les générations, des théologiens discutaient sur le point de savoir comment choisir le chef d'une communauté et fixer les limites - s'il y en avait - de son autorité. Les rabbins défendaient leurs prérogatives en soulignant que Moïse lui-même avait choisi, instruit et investi Josué, qui représentait donc tous les chefs régulièrement ordonnés et défini l'autorité de celui-ci comme le droit de gouverner selon les règles stipulées par la Torah. Les Juifs prétendaient fièrement que Moïse, en tant que calife-prophète, avait réussi là où Mahomet avait échoué. Il assurait le transfert pacifique et efficace du pouvoir <sup>de sa</sup> ~~une~~ querelle sur la légitimité (qui allait briser le monde musulman) avait éclaté aussitôt après la mort de Mahomet entre les partisans d'Abou Bekr et ceux d'Ali, gendre du prophète.

L'histoire de la discussion de Moïse avec l'Ange de la Mort était sûrement déjà bien connue à l'époque talmudique. Moïse prétendait qu'étant parfaitement juste, il était à l'abri de celui-ci, car "la justice délivre de la mort". Bien sûr, il meurt, mais, comme ces hymnes le rapportent avec délectation, quand l'Ange Noir arrive pour prendre son âme, il le défie avec succès et, finalement, c'est Dieu lui-même qui la prend. Au contraire, les traditions musulmanes représentent un Mahomet malade, résigné et docile. Gabriel est supposé lui dire: "Apôtre de Dieu, la Mort te demande la permission d'entrer". L'Ange entre et demande: "Apôtre de Dieu, vais-je frapper ta vie?" A quoi Mahomet répond: "Accomplis, O Mort, ce qui t'a été ordonné." Pour de nombreux Juifs, le contraste entre cette passi-

On dit que les trois principaux anges enlevèrent le

cité et la résistance de Moïse prouvait la supériorité de ce dernier. Si on les pressait, les rabbins avaient un texte pour appuyer ce scénario: le passage de la Torah <sup>du</sup> le jour de Simchat Torah et qui commence par: "Voici la bénédiction dont Moïse, l'homme de Dieu, bénit les enfants d'Israël avant de mourir." (Dt. 32: 1). La fin de la phrase semble redondante. Il est bien évident que Moïse n'aurait pas pu prononcer cette bénédiction après sa mort. On peut aussi traduire l'hébreu par "en présence de la Mort". La personnifier ainsi fait intervenir l'Ange dans la scène et permet à un sage plein d'imagination de créer une situation dans laquelle Moïse obtient la promesse de l'immortalité pour Israël.

Rabbi Abim dit que, toute sa vie, Moïse avait souhaité bénir Israël, mais l'Ange de la Mort, sachant que cette bénédiction limiterait l'empire de la mort, ne lui permit pas de la donner. Que fit alors Moïse ? Il s'empara de l'Ange de la Mort, le ligota et, l'ayant jeté à ses pieds, bénit Israël en la présence même de l'Ange ... Et quelle bénédiction prononçait-il sur eux ? "Prête assistance à ton peuple et bénis ton héritage! Conduis-les comme un berger et soutiens-les jusqu'à dans l'éternité" (Ps. 28: 9) . (PRK Supp. 1: 10)

La valeur d'une telle bénédiction pourrait paraître diminuée du fait que Moïse finit par être vaincu dans la lutte et meurt. Les hymnes insistent donc sur les conditions spéciales qui entourent ce départ - Dieu lui-même prenant l'âme avec un baiser et les trois principaux archanges ensevelissant le

corps pour marquer la distinction entre la mort destruction et la mort prélude à l'immortalité. Elle ne peut anéantir Moïse. Il passe, comme le feront ses disciples fidèles, non pas dans les mains redoutables des forces ténébreuses, mais dans la tendresse de Dieu.

Je ne peux m'empêcher de penser que ces hymnes et ces discussions ont aidé les Juifs à accepter l'inéluctabilité de la mort. Personne, pas même Moïse, ne peut y échapper. "Moïse conduisit son peuple dans la justice et la perfection / Il le fortifia, lui donna les lois de la sagesse / Et quand il mourut Israël dit avec tristesse / Moïse est mort. Qui donc alors ne mourra pas ?" (Weinberg 284). De plus, s'il devait connaître la mort, personne n'avait à se sentir diminué, abaissé par elle, sentiment malheureusement beaucoup trop commun et pris beaucoup trop au sérieux à l'époque par des Juifs conditionnés à croire que tout homme mourait du fait de ses péchés.

Ces hymnes avaient sans doute encore un autre avantage psychologique. Dieu a dit à Moïse qu'il serait le bienvenu au Ciel, l'incomparable prophète ne veut pas mourir et se montre anxieux, voire angoissé à cette perspective. A tout le moins, ceux qui n'étaient jamais allés là-haut <sup>et</sup> n'avaient aucune garantie d'y aller - c'est-à-dire tout le monde à l'exception de Moïse - pouvaient se sentir réconfortés en constatant que leurs frayeurs étaient naturelles et humaines.

L'éclat des divers petits cercles intellectuels qui stimulèrent la renaissance des lettres juives pendant les 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> siècles était tel qu'on a tendance à oublier que, malgré la subtilité de leur philosophie, il s'agissait d'hommes du Moyen



Age. Le voyageur érudit et poète Jhda Al-Harizi (1170-1235) était un contemporain un peu plus jeune de Maïmonide qui correspondait avec de nombreux amis de celui-ci et traduisit d'arabe en hébreu le Commentaire sur la Michna et le Guide des Egarés de ce philosophe. On ne connaît pas son propre point de vue sur Moïse, mais le 15<sup>e</sup> chapitre de son Tah/kemomi (Livre du Sage) est intitulé "Prière de Moïse, l'homme de Dieu, qui ouvre les portes d'en-haut à tous ceux qui la récitent". L'oeuvre d'Al-'Harizi se présente comme une conversation entre deux amis qui se racontent ce qu'ils ont vu et fait pendant leur vie. Dans le chapitre qui nous intéresse, l'un d'eux, Heman, rapporte comment, ayant perdu tout ce qu'il avait dans un naufrage, il rentre chez lui et reçoit la visite d'Heber venu le réconforter. Ce dernier ne peut lui donner ce dont il aurait le plus besoin, c'est-à-dire de l'argent, mais il peut partager "ce que Dieu m'a alloué ... une prière de Moïse qui t'ouvrira les portes d'en-haut et t'apportera une prompte délivrance". Si Heman la récite trois fois par jour, l'adresse comme il convient à Moïse et se comporte en homme juste, "Dieu t'ouvrira Son bon trésor, les Cieux et t'inondera de ses bénédictions".

Al-'Harizi lui-même ne croyait peut-être pas à l'efficacité de cette prière - <sup>la</sup> maqama, ~~le~~ genre auquel appartient l'ouvrage, est une fiction poétique <sup>brossant le</sup> ~~qui donne un~~ panorama de la vie du temps - mais il n'y a aucun sarcasme, ni même <sup>aucun</sup> sous-entendu dans sa présentation, si l'auteur n'était pas <sup>persuadé</sup> ~~convaincu~~ de l'efficacité de Moïse en tant qu'intercesseur céleste, il connaissant certainement des gens qui l'étaient. La prière commence

par demander aux anges de porter les louanges du fidèle au lieu où Moïse se tient, à la Cour de Dieu. Il est le messager fidèle du Seigneur, le prophète incomparable, le plus humbles et pourtant le plus illustre des hommes. "Moïse est notre maître qui nous a amenés des ténèbres à la lumière." Grâce à lui, nous avons hérité de la loi et de la vérité. Il vient de la meilleure souche. Tous les hommes trouvent l'illumination en lui.

Il est monté au Ciel, l'esprit parfaitement préparé et les anges qui le précédaient chantaient à son approche: "Ouvrez les portes, afin que le plus digne des élus puisse entrer." Les anges de service l'accueillent. Tous les secrets lui sont révélés, il s'entretient avec Dieu face à face et quand il redescend sur terre, il rapporte les tablettes en cristal des Enseignements. Après les louanges, viennent les demandes:

O toi, le juste, fondement du monde, fais-moi sortir du piège par ton intercession. Peut-être les actions droites et vertueuses que tu as accomplies auparavant sur la terre des vivants plaideront <sup>elles</sup> en ma faveur pour le bien et me tireront <sup>elles</sup> bien vite des abîmes du malheur. Car je sais que les vivants qui durant leur vie ont été unis au Seigneur, dans leur mort ne seront point séparés. Je saisis donc les robes de ta gloire pour que tu puisses m'avoir en compassion et demander le bien pour moi. Car c'est par toi que les célestes saints ont appris à intercéder pour le bien en faveur des débiteurs. (15)

Demander d'être tenu quitte d'une dette n'est évidemment pas le summum de l'exaltation spirituelle, mais c'est très humain. Une telle prière est essentiellement propre à cette époque; c'est la profession de foi de quelqu'un qui croyait en Moïse aussi bien qu'en Dieu. Aux temps biblique, on avait confiance dans la Torah parce qu'elle était la Parole de Dieu et Moïse n'était que le messenger choisi. Désormais, la personnalité du prophète joue un <sup>grand</sup> rôle ~~important~~ quand il s'agit de prouver l'authenticité de la révélation. Deux éléments étaient importants dans la foi musulmane: Allah est Dieu et Mahomet est son prophète. Désormais les deux sont importants aussi dans le judaïsme: Dieu est Unique et Moïse est son prophète.

Il [Moïse] est le Seigneur de toute la Création et notre seigneur qui met la crainte de Dieu sur notre visage. Qui unit la Divine Splendeur à nous. Qui nous rend dignes de contempler dans le monde à venir la face du Dieu vivant. Qui nous donne à manger le fruit de l'arbre dans le jardin de l'Eden, de qui nous avons dit: "Sous son ombre, nous vivrons parmi les nations!" Il vit, bien que son corps soit mort. Il est révélé aux yeux de la pensée, bien que son âme soit cachée. Il est béni par la ~~bouche~~ <sup>bouche</sup> de Celui qui réside dans les hauteurs. Il est notre Seigneur et le Seigneur de tout ce qui est créé: Moïse, l'homme de Dieu (15)

Un document intéressant révèle un autre aspect de la crédulité sophistiquée et de la vénération particulière manifestée à l'égard de Moïse dans certains milieux: une lettre

d'encouragement écrite en 1159-1160 par le père de Maïmonide, Maïmon ben Joseph, à la communauté juive de Fez, alors assiégée et dans laquelle il avait vécu autrefois. Ce savant qui avait été davyyan (juge) à Cordoue, était disciple du maître talmudique Joseph Ibn Migach, en bref un membre accrédité de la classe intellectuelle. L'Afrique du Nord venait d'être envahie par les Almohades berbères, fervents musulmans qui persécutaient avec zèle tous les infidèles et utilisaient toutes les formes de contrainte psychologique et physique pour faire des convertis parmi les Juifs. La lettre de Maïmon s'adressait donc à une communauté dans l'oeil du cyclone.

Il écrit que la rédemption est certaine, rappelant à ses correspondants que Moïse continue à servir Israël au Ciel et continuera à le faire jusqu'à ce que vienne un temps où Dieu sera satisfait de Son monde et y renverra Moïse pour assister le Roi qui doit régner." (JQR 11: 99-100). Il est certain que celui-ci jouera un rôle capital dans le drame messianique. Au reste, plusieurs des hymnes écrites pour commémorer la mort de Moïse exprimaient la même idée: "Puisse Dieu te conserver toujours / pour que tu sois de nouveau notre maître dans les derniers jours / comme tu l'as été dans les premiers jours / et puisse bientôt réunir les hommes merveilleux Israël et venir à eux" (Weinberg 222).

Maïmon ne voit pas d'espoir d'une rapide délivrance des pressions et oppressions musulmanes; il ne peut pas non plus promettre la fin de l'Exil, mais il affirme fortement, à la manière traditionnelle, que Dieu a promis de racheter Israël, que la patience et la fidélité seront récompensées. Israël

peut avoir foi en la rédemption parce que Dieu Lui-même l'a promise et que la promesse a été transmise par "[notre] maître [Moïse] qui ne dit que la vérité". Maïmon semble presque suggérer que la répétition par Moïse des paroles de Dieu ajoute à leur poids.

Pour lui, Moïse est "la meilleure des créatures, le plus grand des hommes, le plus noble des apôtres". Il a été créé en dehors du reste de l'humanité, physiquement parfait et deux fois plus grand que les autres hommes. Alors que les Anges redoutent de parler à Dieu pendant plus d'un instant, il s'est entretenu avec Lui pendant quarante jours et quarante nuits, non pas une fois mais deux. Son corps n'était pas fait de chair et de sang comme celui des autres mortels; il était pur comme celui des anges, si pur que ses mains pouvaient saisir le Trône de Gloire qu'eux-mêmes n'osaient pas toucher, et ses pieds, fouler les nuages de lumière sainte.

Quand il impose les mains à Josué pour le désigner comme successeur, celui-ci est rempli d'une telle compétence qu'il peut comprendre toute la Torah en six mois. Même <sup>quand</sup> ~~alors~~ il était enfant, la lumière diurne éclairait son visage et plus il prenait de l'âge, plus elle <sup>devenait</sup> ~~devient~~ intense, si bien que personne n'osait le regarder à moins qu'il ~~ne~~ se fût enveloppé dans un voile. On ne pouvait pas <sup>fixer</sup> ~~regarder~~ <sup>fixer</sup> ~~sa~~ son dos, sans s'abriter les yeux. Maïmon trouve réconfortantes cette vertu et cette puissance. Par la grandeur de l'apôtre, vous comprendrez la grandeur de Celui qu'il a envoyé. Maïmon ~~soutient~~ <sup>soutient</sup> que la puissance de Moïse protège toujours Israël. La mort n'y a pas mis fin.

Quand nous disons "sa mort", nous ne devons pas la comparer à la mort des mortels. Son corps resta pur même dans la mort. Il était comme en sommeil, car Dieu lui apparaissait ainsi qu'à l'accoutumée... Son esprit lui fut repris ... sans l'amertume de la mort et aussitôt uni aux anges et revêtu du corps d'anges comme Michaël et Gabriel ... Même quand il était au milieu des anges, sa puissance n'était pas moindre que la leur. Elle ne s'était pas perdue même quand il était revêtu d'une forme ~~humaine~~ <sup>humaine</sup>; assurément elle n'était pas moindre désormais, alors qu'il était revêtu de la forme des anges" (JQR 11: 99-100).

Averti de sa mort imminente, il ~~avait peur~~ <sup>craignait</sup> qu'il y eût des moments où le peuple <sup>pour</sup> ~~manquerait~~ d'un maître pour l'instruire <sup>la</sup> ~~des~~ certitudes ~~des~~ promesses de Dieu. Pour éviter une telle situation, il prédit l'histoire d'Israël et prononça la bénédiction garantissant que la rédemption promise aurait lieu (Dt. 32-33). Maïmon reprend alors une tradition qui associait le Psaume 90, seul attribué à Moïse, à son cantique d'adieux, Deutéronome 32. Ce dernier énonce la promesse <sup>✓</sup> "Oui, l'Eternel prendra parti pour son peuple, pour ses serviteurs il redeviendra propice..." — Cependant que le psaume entre dans les détails "Rassasie-nous dès le matin de la grâce et nous entonnerons des chants, nous serons dans la joie toute notre vie" (14).

Maïmon conclut avec un long commentaire ligne par ligne de ce psaume <sup>dit à</sup> ~~par~~ "Moïse l'homme de Dieu", phrase qui, selon lui, signifie que <sup>celui-ci</sup> ~~était~~ et est le seul homme de Dieu qui vécut jamais. Puis il se livre à une confession personnelle, rare dans la littérature rabbinique. Pendant des années il a récité

ce psaume tous les matins au cours de ses dévotions régulières, non pas seulement parce qu'il est stimulé et encouragé par les promesses qu'il cont<sup>ient</sup>~~enait~~, mais comme exercice mystique. En répétant les mots du prophète, Maïmon croit qu'il hâte leur réalisation et dit à ses correspondants que s'ils adoptent la même pratique, leur confiance dans l'avenir en sera renforcée et la rédemption, hâtée. En changeant un mot ici et là, on peut aisément se le représenter demandant à ses correspondants d'accepter Moïse pour sauveur, tout comme un prêtre pourrait demander à des païens d'accepter le Christ. ~~Pour bien~~ Ce ~~pour bien~~ <sup>pour bien</sup> le cas, mais il n'y a pas doute qu'il encourage n'était pas ~~la~~ la transformation de leur foi ~~en~~ <sup>(par crainte)</sup> <sup>(au moyen de)</sup> ~~passive~~ en un engagement actif <sup>(par)</sup> l'adhésion à l'esprit du "premier apôtre". Jamais le judaïsme ne sera aussi proche que là de l'islamisme.

Les comparaisons sont difficiles à établir comme chacun sait, mais la vie et l'oeuvre du mystique philosophe musulman Ibn ~~Arabi~~ d'Arabi (1165-1240) viennent à l'esprit. Il parle d'entretiens avec Mahomet dans les mondes des Formes Idéales où celui-ci, assis sur un trône, était entouré d'anges, de prophètes et de saints. Il l'appelle l'homme parfait et voit en lui le logos, le médiateur, Khalifat Allah, vice-régent de Dieu et, en fait, homme-Dieu descendu sur terre pour manifester la gloire du Seigneur (Michelson 403). Contempler les paroles de Mahomet est une façon de s'attacher à l'Esprit Divin et, ce faisant, d'ajouter à la force rédemptrice de celui-ci.

L'influence de ce sage ~~soufi~~ <sup>Soufi</sup>, appelé le Grand Maître, fut considérable et il est possible que certaines idées néo-platoniciennes, gnostiques, ~~soufies~~ <sup>Soufies</sup> et mystiques autour desquelles

il édifia sa doctrine eussent agi sur la manière dont Maïmonide élabora la sienne. Dans les deux cas, le prophète est à l'évidence quelqu'un qui a transcendé les limitations humaines et qui est, ou qui est devenu, d'une manière ou d'une autre, la manifestation de la présence de Dieu. L'influence d'Ibnou l'Arabi sur Maïmon, Maïmonide et, plus encore un petit-fils du premier, le très savant Abraham Maïmonide (1186-1237) dont on reconnaît depuis longtemps que ses écrits <sup>portent la marque</sup> ~~révèlent l'influence~~ de spéculations <sup>cette influence</sup> ~~savies~~, demande à être examinée de plus près.

Nous avons déjà noté que les pratiques du monde musulman dans l'attribution des prénoms avaient incité le peuple juif à rejeter totalement le tabou vénérable qui l'empêchait d'appeler un fils Moïse. Nombre de ceux qui devinrent populaires parmi les Juifs des pays arabes durant ces siècles expriment les espoirs messianiques des communautés: Sar Chaloum (prince de la paix); Mevasser (messager de bonnes nouvelles); Semah (rejeton de David, cf. Za 6: 121); Cheriha (le reste sauvé). Je crois qu'il faudrait ajouter le nom de Moïse à cette liste.



### Chapitre VIII

### Moïse et la Cabale

Pour l'art, pendant la période du Second Temple et surtout  
 de son déclin, les apocalypses furent nombreuses et variées.

... pour l'avenir de l'histoire et des problèmes messianiques de l'humanité. Les auteurs révélaient au ciel, en général par un ange ou un immortel. Un petit nombre d'entre elles citaient Moïse comme révélateur de savoir secret. L'ascension de Moïse (11:23-32) de cette série d'écrits rapporte les dernières instructions

du Kabbalah signifie tout simplement tradition reçue. Le terme était utilisé à l'époque talmudique pour désigner les enseignements acceptés comme Torah, mais sans être inclus dans les textes écrits. Au 13<sup>e</sup> siècle, il commença à devenir un label spécifique pour les enseignements ésotériques du judaïsme et depuis lors il s'applique au monde d'activités mystiques de spéculations philosophiques et de calculs messianiques, qui fournit une grande partie de l'énergie passionnelle et de la tension spirituelle à la vie juive pendant le Moyen Age.

La tradition mystique du judaïsme a des racines bibliques. Quand le prophète Isaïe se rendit au Temple de Jérusalem, il sentit le Numinaux, Dieu qui venait à lui du Saint des Saints et entendit des anges dont les voix se répondaient. "Saint, saint, saint est l'Eternel-Cebaot! Toute la terre est pleine de sa gloire!" (6: 3). Mots que les mystiques médiévaux répétaient souvent comme un mantra dans leurs exercices spirituels. L'exemple le plus connu de vision théosophique dans la Bible est celui des premiers chapitre du prophète Ezéchiel. Le Temple de Jérusalem vient d'être détruit. Ezéchiel, qui se trouvait parmi les exilés à Babylone, eut une vision de la Présence de Dieu venant du nord pour être avec les captifs.

Plus tard, pendant la période du Second Temple et surtout vers sa fin, les apocalypses fleurirent; leur connaissance du

cours futur de l'histoire et des problèmes messianiques se fondait sur des secrets révélés au Ciel, en général par un ange ou un immortel. Un petit nombre d'entre elles citaient Moïse comme médiateur de <sup>ce</sup>/savoir secret. L'Assomption de Moïse (Ier siècle de notre ère) prétend rapporter les ultimes instructions du prophète à son successeur Josué. Il lui indique qu'il lui lègue plusieurs volumes de secrets apocalyptiques et qu'après les avoir lus, il devra les envelopper et les ensevelir convenablement pour qu'ils puissent être ressortis le jour de la Rédemption et porter témoignage de la maîtrise de Dieu sur l'histoire ( Ass. 1: 16-18).

Pendant la période talmudique, de nombreux rabbins pratiquaient ce qui en vint à être appelé Ḥabbalah ma'asit, l'usage de connaissances secrètes pour guérir, maudire et exorciser. Nous avons examiné la mystique du Nom sur laquelle nombre de leurs pouvoirs étaient censés se fonder. C'est vers cette époque qu'apparut ce que l'on appela la littérature du Palais, He' Ḥalot; elle décrit ce que verrait un mystique une fois admis à pénétrer dans le Palais, ainsi que les disciplines qu'il doit pratiquer et les formules prophylactiques qu'il doit connaître pour pouvoir entrer. La tradition ésotérique en vient à inclure un large éventail de sujets: révélations sur le Messie, Jour du Jugement, Résurrection, Monde caché avec ses habitants et ses merveilles - anges, esprits mauvais, immortels, Cour du Seigneur et Trône de Gloire. Kavod, gloire devint le terme général pour désigner tout ce domaine.

Pendant la période islamique, les Juifs comme leurs voisins, enterraient des bols à incantation sous le seuil de leur

maison, payaient des hommes réputés saints pour évoquer des  
 intercesseurs angéliques et fabriquer des amulettes capables  
 de protéger les ~~anxieux~~<sup>anxieux</sup> et les malades des esprits mauvais.  
 Mais pendant les 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> siècles, apogée des Guéonim, les  
 rabbins en tant que classe semblent avoir pris leurs distances  
 vis-à-vis de ba'alei ha'chem, les utilisateurs du Nom. Devins,  
 exorcistes et thaumaturges tendaient désormais à se ~~se~~<sup>lever</sup>  
 aux lisières des milieux cultivés. Cette séparation entre  
 saint homme et rabbin était, à bien des égards, due à Mahomet,  
 qui avait toujours nié être un faiseur de miracles. Les autori-  
 tés religieuses de l'Islam, suivant en cela son ~~exemple~~<sup>exemple</sup>, se con-  
 centrèrent sur l'étude de la chariyah<sup>ou</sup> tradition juridique,  
 laissant la vie religieuse non officielle, ésotérique et théo-  
 sophique, à toute une diversité d'ascètes, fakirs et ~~soufis~~<sup>soufis</sup>.  
 Les Juifs adoptèrent la même façon de faire. En matière de re-  
 ligion, l'influence prépondérante revenait aux maîtres et aux  
 disciples des grandes écoles qui formaient leurs étudiants pour  
 qu'ils ~~devinssent~~<sup>devinssent</sup> des juristes et des professeurs dans les com-  
 munautés. Les rabbins enclins au mysticisme - et ils devaient  
 être assez nombreux - cultivaient leurs sujets d'intérêt et  
~~leurs activités~~<sup>leurs activités</sup> exerçaient en privé. Il existait donc désormais une entreprise  
 politico-religieuse officielle, une autre mystico-religieuse  
 qui ne l'était pas; rien n'indiquait une diminution apprécia-  
 ble de l'intérêt des masses pour la théosophie ou la magie.

Rationalité et discipline communautaire sont des vertus  
 importantes, mais ce ne sont pas elles qui vivifient l'esprit  
 religieux. Les rabbins, qui s'occupaient du judaïsme "officiel"  
 prêchaient des thèmes et des doctrines de base fort nobles qu

plan éthique, mais ne proposaient qu'une promesse assez insaisissable. Dieu avait révélé la voie à suivre au Sinaï, la communauté avait manqué aux devoirs stipulés par l'Alliance et avait donc été condamnée à l'exil. Le but de la vie religieuse était le repentir, techouvah, le retour à la pratique ~~intégrale~~ <sup>intégrale</sup> des Enseignements de Dieu. Il avait promis que lorsque cette conversion serait pleinement accomplie, Il enverrait le Messie.

Comme la conception rabbinique de l'homme exclut sa transformation en saint et ne compte pas qu'il puisse jamais transcender totalement les contradictions de sa nature, il était exclu aussi que le Juif prouvât à Dieu que sa techouva était accomplie. Faites de votre mieux, soyez patient et implorez la miséricorde de Dieu, voilà l'essentiel de ce qu'il s'entendait dire. Sermon après sermon, on lui rappelait qu'"aux portes du Ciel il lui serait demandé: "As-tu attendu patiemment ta délivrance ?"

Seulement la patience a des limites. Quand le ciel commença à s'obscurcir aux 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles, un nombre grandissant d'intellectuels dans le nord de l'Espagne et le sud de la France ne purent ni ne voulurent plus croire qu'ils étaient incapables de faire quoi que ce fût pour hâter la rédemption. Un programme religieux fondé sur l'obéissance et la patience ne les satisfaisait plus. L'époque était celle des désillusions. Un apartheid religieux tentait non seulement de séparer les communautés, mais d'avilir les Juifs; le vêtement spécial qu'ils étaient obligés de porter était la marque de Caïn. Depuis longtemps, fixées par l'Eglise, des lois vestimentaires humiliantes étaient désormais édictées par les rois catholiques.

Le désespoir était partout. Croisades et Inquisition battaient leur plein. Certes, Mozarabes, Cathares et hérétiques chrétiens étaient les victimes désignées, mais les Juifs sentaient <sup>eux</sup> aussi toute la puissance de l'Eglise impériale. La Cabale fleurit dans une situation politique qui se dégradait. Un des chefs des cabalistes espagnols, l'ancien exégète talmudiste catalan Nahmanide (1194-1270) fut contraint par le roi de soutenir un débat public avec un apostat. Bien qu'il se fût comporté avec courage et circonspection, le simple fait d'avoir mis en doute certaines affirmations chrétiennes amena le clergé local à exiger un édit d'exil permanent qu'il obtint.

Nous en savons plus sur la Cabale médiévale que sur les formes antérieures de la tradition théosophique juive parce que les mystiques de cette époque avaient tendance à se montrer un peu plus ouverts que leurs prédécesseurs <sup>dont</sup> ~~qui étaient~~ <sup>à établir soumise</sup> la plupart ~~étaient~~ aux restrictions talmudiques excluant les doctrines ésotériques du débat public. La grande raison de ce changement était culturelle. Maîtres soufis et moines chrétiens enseignaient ouvertement la voie mystique et beaucoup de ce qui avait été secret autrefois ne l'était plus. Une foule de livres consacrés à la Cabale apparaissait, dont aucun ne révélait "tout", mais qui tous contenaient des indications assez claires. A la fin du 12<sup>e</sup> siècle, on peut pour la première fois parler d'une culture cabaliste très largement répandue.

Pendant tout le Moyen Age, il y eut, comme il y avait toujours eu une tradition ésotérique consacrée essentiellement à l'utilisation de savoirs secrets pour effectuer une guérison,

exorciser un dibbouk\*, déterminer la date propice pour un mariage, ou protéger une maison des fantômes des morts. Ce qui est nouveau, c'est la diffusion de la Cabale dans les classes rabbiniques. Elle se mit à fleurir sous une forme érudite et spéculative qui alliait Talmud, philosophie et théosophie en une combinaison unique. Elle en vint à représenter une culture mystique et théosophique sophistiquée avec des idiomes et des rites spécifiques, animée par la conviction qu'un maître de la Cabale pouvait agir sur la destinée d'Israël. A l'origine, son thème est l'affirmation qu'un adepte peut influencer Dieu et hâter l'oeuvre de la rédemption. Les cabalistes ne voulaient pas attendre patiemment la délivrance.

L'attrait qu'elle exerçait venait de ce qu'elle permettait de rejeter la passivité traditionnelle du judaïsme rabbinique sans mettre en question les modèles familiaux d'autorité ou <sup>d'observance</sup> ~~de observance~~. Les mystiques étaient des Juifs pratiquants et cultivés. Ce qu'ils récusait n'était que l'accent mis sur la patience qui se trouve au coeur de la théologie talmudique. Celle-ci enseigne en effet que la vertu ultime est <sup>la patience</sup> la confiance inébranlable, l'acceptation loyale du joug des Dix Commandements et la longanimité sous les châtiments de Dieu. Dans la Bible, Il est maître de l'homme. Dans la Cabale, celui qui sait exerce une certaine mesure de contrôle sur Dieu. Elle pré-suppose une gnose, une sagesse spéciale et salvatrice donnée à Adam selon certains, à Moïse pour la plupart, gardée

---

\* Esprit mauvais qui entre dans un être <sup>vivant</sup> ~~vivant~~ et parle par sa bouche, représentant une personnalité distincte, étrangère qui provoque parfois des maladies mentales.

secrète et préservée par quelques rares élus à chaque génération. La sécurité de la communauté, la rédemption d'Israël et de l'humanité dépendent, semble-t-il, de ceux qui se sont rendus maîtres de ces connaissances secrètes.

Nahmanide, expliquant les motifs qui avaient poussé les Israélites à fabriquer et à adorer le Veau d'Or, suggère sérieusement que celui-ci était considéré non pas comme une idole, mais comme un substitut pour Moïse, le moreh derech, personne ou objet chargé de puissance magique qui maintenait la communauté en vie et en sécurité. Le camp avait mal calculé le temps d'absence annoncé par Moïse et quand celui-ci n'avait pas reparu au moment où les siens l'attendaient, ils avaient sombré dans le désespoir, incapables de passer fût-ce une journée sans quelque puissance comme la sienne au milieu d'eux.

Les cabalistes donnaient un sens nouveau au titre familial de Moïse ich-elohim, homme de Dieu. Dans la loi hébraïque, ich désigne l'épouse et l'exégèse rabbinique emploie elohim comme Nom du Seigneur se référant plus particulièrement à Sa miséricorde et à Sa présence Immanente, ou Chekinah. En combinant les définitions, ich-elohim peut se traduire "épouse de la Chekinah." Un sermon prêché le jour de Simhat Torah déclare: "Si cela n'avait pas été écrit dans la Torah, il serait impossible de dire une chose comme celle-ci: de même qu'un homme donne un ordre à son épouse, de même Moïse a donné des ordres au Saint pour que les choses soient faites" (PRK Sup. 1: 13). S'inspirant de Deutéronome 33 qui contient la bénédiction des tribus par Moïse, le prédicateur veut dire qu'en la prononçant il forçait Dieu en quelque sorte à exécuter les promesses que



Son prophète avait faites.

Comment celui-ci et les maîtres de la Cabale parviennent-ils à avoir barre sur Dieu ? Cela exige des explications. Allant au-delà de la Bible qui affirme que Dieu agit quand et comme Il le veut, Son être étant simple et singulier, la Cabale élabore une construction où Dieu est une unité, certes, mais *une unité complexe dans laquelle la divinité* circule entre toutes les parties. Il y a une vie cachée en Lui, un flux d'énergie *(constant du monde d'en haut vers celui)* d'en bas et un constant retour d'énergie en sens inverse. Tout émane de Dieu, y compris Ses attributs et tout revient à Lui, y compris les pensées et les paroles de l'homme.

Isaïe avait vu Dieu assis sur un trône élevé entouré de chérubins. La littérature, dite de Palais, avait décrit les Dieux comme une ville faite de sept anneaux concentriques entourés de murailles avec la Cour de Dieu au centre et Dieu lui-même comme une présence sur le Trône de Gloire, derrière un voile, dans une salle au centre de l'édifice. Certains ouvrages théosophiques de l'époque talmudique comme la Chion Komah avaient même inclus des indications sur la taille majestueuse de Dieu. Dans la Cabale une nouvelle image se dégage, plus conforme à une tradition qui prétendait prendre le Deuxième Commandement au sérieux. Dieu n'est pas une présence majestueuse sur un trône, mais Ein Sof, un mystère impénétrable *d'où* sortent lumière ou paroles formant diverses sefirot, ou émanations, dont chacune manifeste l'influx divin. Ein Sof, c'est le mystère ultime, sans forme, inconnaissable, le mystère de la transcendance de Dieu. Les sefirot sont la manifestation de Son Immanence, séparées et pourtant mystérieusement partici-

pantes à l'unité de Dieu. L'imagerie toute simple de la Torah - Dieu décide et crée - est remplacée par la complexité de nombreuses émanations se révélant et existant en permanence hors de l'essence inconnaissable de Dieu. Ces manifestations sont appelées sefirot, approches vers le monde familier, liens entre l'homme et le monde transcendant, inconnaissable.

Elles participent à l'unité de Dieu et sont décrites comme des manifestations discrètes de celle-ci; mais dans le même temps, chacune est censée avoir une qualité particulière et intéressante —————> différents domaines de la vie terrestre. On peut se faire une idée de ces notions d'après le genre de commentaire que les cabalistes de la Torah se mirent à écrire. Le dernier paragraphe du <sup>deuxième</sup> ~~premier~~ chapitre de l'Exode indique que quand le roi d'Egypte mourut, les Israélites poussèrent des cris et Dieu les entendit du fond de leur misère. Le texte exact est celui-ci: "Puis le Seigneur considéra les enfants d'Israël et il <sup>leur</sup> avisa" (2: 25).

Nahmanide, intrigué par les répétitions de la phrase, explique qu'elles sont "la suggestion d'un des grands mystères de la Torah". Il soutient que les deux propositions indiquent deux actions distinctes dans le sein de Dieu: "L'affliction des Israélites atteignit d'abord l'attribut le plus proche de l'homme, puis fut passée à celui qui est le plus proche de l'inconnaissable Ein Sof" (Nah. sur Ex. 2: 25).

Imprégnée par l'idée que la lumière descend du Ciel, la tradition grecque décrit en général l'influx divin comme un

~~la lumière descend du Ciel, la tradition grecque décrit en général l'influx divin comme un~~

torrent de lumière et le but de la communion mystique, comme l'illumination. Nombre de cabalistes faisaient également usage de ces métaphores pour définir la chafa, l'influx divin. Cependant pour certains, la substance primordiale n'était pas lumière, mais parole. Le verbe de Dieu s'écoule par ces émanations, prenant lentement des sens et des formes reconnaissables jusqu'à devenir les mots/formes par lesquels le monde est créé et les mots/Enseignements qui constituent la Torah. Inversement, les paroles, les prières et les méditations de l'homme, bien dirigées, s'élèvent par la puissance de la concentration mystique jusqu'à être purifiées des sens terre à terre et s'unir à nouveau au verbe divin.

La chafa, considérée comme langage, était une image d'une commodité sans égale pour les penseurs juifs. Un cabaliste pouvait aisément identifier la Torah comme une manifestation du verbe divin. Il pouvait aussi valider la plupart des exercices mystiques spécifiquement juifs au moyen desquels lui-même et ses confrères comptaient se préparer à communier avec Dieu et/ou à agir sur Lui. Parmi ceux-ci, il y avait la Ravannah, concentration délibérée sur certains passages ou récitations liturgiques de la Torah, sur certains mots, dans l'espoir de faire pénétrer leur essence divine, la parole de Dieu dans les sefirot. En se concentrant sur le divin dans les mots de ses prières et sur la séfirah particulière à laquelle cette dernière était adressée, le mystique avait l'impression de pouvoir faire remonter la parole créatrice à la source dont elle avait malheureusement été coupée. De cette façon, il emplissait à nouveau les Cieux de la chafa, l'influx divin.

La chekinah représente l'émanation la plus proche de l'homme, celle qui lui permet d'appréhender la divinité. Le substantif qui provient d'une racine hébraïque signifiant "de-meurer", était employé pour personnifier la Présence de Dieu dans la vie humaine et le principe de la divine immanence dans la création; la Cabale réserve le terme au plus extérieur ~~ou~~ au plus bas des cercles, selon l'image utilisée. En général, ses interprètes enseignaient que c'est par la chekinah que la lumière ~~de~~ la Parole Divine, atteint la Terre, ~~et~~ cependant, que les prières et les paroles de l'homme atteignent les sefirot.

La Cabale n'est pas un système théosophique unique, mais un agrégat de constructions métaphysiques élaboré par des érudits contemplatifs qui consacraient temps et efforts à élucider toutes les mystérieuses relations entre Dieu et la création, ainsi <sup>qu'entre</sup> Dieu et le peuple juif. Selon certains systèmes, l'influx divin parvient à la terre par la plus basse et la plus proche des émanations; selon d'autres, toutes les sefirot <sup>peuvent</sup> ~~peuvent~~ affecter l'activité humaine et être affectées par elle. Tous estimaient que ce qui se passe en haut a des répercussions sur la vie ici-bas et réciproquement. Le Zohar, cette "Bible" des cabalistes note que la première réaction de Moïse quand Amalec attaqua les tribus fut de dire à Josué: "Choisis des hommes et va livrer bataille à Amalec" (Ex. 17: 9). Puis l'auteur demande - pour la forme - pourquoi Moïse s'abstint de participer à la première bataille ordonnée par Dieu lui-même. A quoi il répond que le prophète ~~avait~~ deviné le sens véritable de la décision de son maître, qu'il va se préparer pour la guerre en haut tandis que Josué se préparera pour la guerre ici-bas. Tel est

le sens des mots: "Or tant que Moïse tenait son bras levé, Israël avait le dessus" (Ex. 17: 11) / c'est-à-dire "Israël prévaudra dans les Cieux, là-haut" (Zohar Ex. 65b). Pour l'auteur, il est clair que Moïse ne participe pas à la guerre sur Terre pour ne pas être distrait de la guerre dans le Ciel où la victoire se décidera.

On admettait que les relations correctes entre les dix sefirot, ainsi que celles entre les hautes et les basses sphères avaient été perturbées - certains disaient par les forces mauvaises sitra a~~para~~, certains disaient par le péché d'Adam et d'autres par ceux d'Israël. On croyait aussi que la restauration de ces rapports dépendait, dans une large mesure, de l'homme et, plus particulièrement, des interventions du maître de la prière ou du mystique. Le processus au moyen duquel ce dernier influait sur Dieu était appelé tikkoun. Par la contemplation de la parole divine telle qu'elle se manifeste dans la Torah, ~~ou~~ dans la liturgie, ou dans la récitation d'autres formules exprimant la puissance divine, l'adepte renvoie aux Cieux la parole du Seigneur, quelque chose de Son essence et rapproche le monde de la rédemption.

Certains cabalistes enseignaient que les régions supérieures et inférieures étaient parfois proches les unes des autres et parfois très éloignées. Elles avaient été proches lors de la création et Dieu avait l'intention qu'elles le restent, mais Adam ayant péché, la Présence s'était éloignée. La distance avait grandi quand Caïn avait tué Abel et, plus encore, pendant les générations mauvaises du Déluge, de la Tour de Babel, de Sodome et Gomorrhe. La piété des patriarches avait

rapproché la Présence et le mérite spécial de Moïse avait été de rétablir la proximité dont les hautes et basses sphères avaient joui à la création. Les deux mondes se touchaient quand le prophète montait pour voir Dieu <sup>tantôt que</sup> ~~la~~ Présence descendait pour le rencontrer. Mais les Israélites avaient péché avec le Veau d'Or, après quoi, le Ciel et la Terre s'étaient écartés l'un de l'autre. Lorsque les tribus refusèrent d'obéir à Dieu dans le désert, la Présence s'éloigna plus encore. Après l'entrée dans la Terre Promise, les péchés d'Israël ne cessèrent de s'aggraver, jusqu'au jour où la distance se concrétisa dans l'exil. Le cabaliste était sûr de pouvoir, par son action, rapprocher les deux mondes et hâter la rédemption d'Israël.

Moïse avait apporté du Ciel la parole divine, la Torah. En suivant son modèle et en utilisant les connaissances secrètes qu'il avait transmises, l'adepte pouvait attirer un peu de l'influx divin sur Israël et fortifier ainsi la communauté. La carrière du prophète suggérait ce rôle. La célèbre bataille contre les Amalécites, dans laquelle Israël prévalait tant que Moïse tenait les bras levés, était expliquée ainsi par les cabalistes: en levant les dix doigts, il tirait de la force de chacun des dix sefirot afin qu'ils combattissent pour Israël <sup>(pendant des siècles)</sup> (Nah. sur Ex. 17: 12). On avait attribué une vertu protectrice au geste du prêtre, mains levées pendant la bénédiction. A l'époque du Second Temple, la communauté avait associé ce pouvoir au fait que le Nom ineffable de Dieu était prononcé <sup>au même</sup> ~~pendant la~~ <sup>mouvement</sup> ~~bénédiction~~. Les cabalistes médiévaux vivaient à une époque où le Tétragramme n'était plus articulé à haute voix et ils associaient la puissance de cet instant aux mains levées d'un

prêtre se concentrant sur la kavannah de la bénédiction. S'il était capable et bien préparé, il attirait l'influx divin sur l'assemblée.

A l'époque talmudique, la prière était conçue comme une demande adressée à Dieu. Celle des cabalistes était fort compliquée. L'adepte devait savoir exactement à laquelle des manifestations divines l'adresser, lequel ~~des~~ des mantra serait le plus efficace, et comment parvenir à l'état mental libérant la puissance de la prière. L'analyse que fait Nahmanide de l'une des intercessions de Moïse illustre cette façon de voir. Dieu s'était violemment irrité quand le conseil de la tribu avait refusé de commencer immédiatement la conquête de Canaan comme Il l'ordonnait et avait annoncé qu'Il renierait la nation. Moïse intercède en ces termes: "Maintenant donc, de grâce, que la puissance d'Adonai se déploie" (Nb 14: 17). Nahmanide explique qu'il évoque très précisément les sefirot de la longanimité, de la bienveillance et de la clémence infinie en <sup>à l'instant</sup> ~~avec~~ avec soin celle de la Vérité; car, en fait, le peuple était coupable et il eût été désastreux de faire appel à cette ~~puissance~~ <sup>puissance</sup> (Nah. sur Nb. 14: 17). La prière mystique est un art si complexe et si subtil que, même armé de savoir, l'adepte ne réussit pas toujours. Moïse est exaucé quand il demande un successeur, mais l'entrée dans la Terre Promise lui est refusée.

Le célèbre passage <sup>du</sup> chapitre 3 de l'Exode, où Moïse demande Son nom à Dieu, se présente de façon tout à fait simple et directe dans la Torah. Le prophète veut savoir comment L'identifier pour les Hébreux et Dieu le lui dit. Dans le Talmud, les sages traitent ce texte comme le dialogue pendant lequel

Dieu révèle à Moïse les secrets de Son Nom. Les cabalistes, non contents de <sup>leur</sup> cette explication <sup>pour</sup> évidente, interprétaient l'échange comme une discussion codée au moyen de laquelle Moïse découvre la nature de sa mission. Ils étaient intrigués par sa question: "Or, je vais trouver les enfants d'Israël et je leur dirai: 'Le Dieu de vos pères m'envoie vers vous.' S'ils me disent: 'Quel est son nom?' Que leur dirai-je?" (Ex. 3: 14). Moïse, <sup>sur-ils</sup> ~~faisait remarquer~~ ~~de~~ ~~un~~ nom lancé ainsi tout à trac n'aurait aucun effet sur les Israélites et que, peu enclin à gaspiller son temps, ni ses efforts, il devait avoir autre chose en tête quand il posa cette question.

Selon leur interprétations, il demandait à Dieu lequel des sefirot contrôlerait sa mission. S'il devait s'agir d'une des émanations inférieures, la tâche consisterait simplement à déclencher l'Exode, c'est-à-dire un acte purement politique; dans le cas de l'émanation la plus haute, la mission comporterait la création d'un facteur nouveau - la transmission de la Torah. En fait, d'après Nahmanide, Moïse est averti par les termes de son envoi en mission qu'il doit non seulement racheter mais révéler (Nah. sur Ex. 3: 13).

Suivons ce raisonnement. Si Moïse comprenait déjà le caractère <sup>créateur</sup> ~~révélateur~~ de sa tâche, pourquoi hésitait-il ? Certains commentateurs anciens avaient même suggéré qu'il avait été envoyé contre son gré. Les cabalistes, eux, comprenaient pourquoi il avait d'abord essayé d'esquiver cette charge: il est dangereux de se mêler des questions divines et bien angoissant de penser que l'avenir du monde dépend de vos activités. Nombre d'adeptes ne tenaient pas vraiment à entrer dans des tractations

ne pouvoir que  
ignorer qu'



avec Dieu, mais ils y étaient irrésistiblement attirés.

Bien que l'intérêt pour la Cabale fût largement répandue dans la judaïcité médiévale et que les érudits pussent définir la culture qui en procédait, le mysticisme est essentiellement une expérience solitaire, dont les procédés et les techniques ont étonnamment peu varié au cours des siècles. La voie est privée. Le terme grec de myeën dont dérive notre "mystique" désigne l'action de se fermer aux distractions et aux influences du monde extérieur. Les spécialistes de l'expérience religieuse définissent en général trois états distincts mais consécutifs: un éveil inattendu de l'intérêt et de la préoccupation, une période de préparation et de purification intense, enfin l'impression libératrice d'être parvenu à l'illumination ou à la communion.

Un caractère unique de la Cabale, qui la distingue du mysticisme chrétien, c'est que l'adepte juif décrit rarement ce qu'il a éprouvé. Celui qui aborderait cette littérature dans l'espoir d'y trouver des révélations sur la vie intérieure du mystique serait déçu. La plupart des ouvrages sont hautement conceptuels, spéculatifs - et fort ennuyeux. L'auteur dit rarement pourquoi ou comment il en est venu à s'intéresser à l'incident qui a déclenché le processus. Au mieux, nous apprenons quelques petites choses sur la période de préparation. Certains étudiaient la Torah toute la nuit, recherchant la manifestation de Dieu qui se trouve dans et derrière chaque mot. D'autres se mettaient la tête entre les genoux pour réciter des hymnes ésotériques. D'autres encore jeûnaient, se baignaient dans des

cours d'eau froids, puis se levaient à minuit pour méditer sur les mystères et se colleter avec les furies du mal.

Comme on pouvait s'y attendre, ces hommes, quand ils évoquaient l'expérience mystique, utilisaient souvent des incidents pris dans la vie de Moïse: l'appel inattendu ~~du~~ Buisson Ardent, les sept jours <sup>d'isolement</sup> ~~d'isolement~~ et de préparation avant la montée au Sinaï, le temps de l'illumination, les quarante jours et quarante nuits sur le sommet de la montagne, quand le prophète s'entretint face à face avec Dieu. Les cabalistes trouvaient le récit de la Torah suggestif à maints égards. Moïse avait demandé à voir Dieu et appris que ce n'était pas possible. "Tu ne saurais voir ma face, car nul homme ne peut me voir et vivre" (Ex. 33: 20).

La Cabale est un mysticisme <sup>de</sup> ~~limité~~ <sup>qui</sup> promet l'expérience divine, mais non pas la compréhension de Son Essence. L'adepte <sup>peut</sup> ~~sentir~~ Dieu, il ne le voit pas. La théorie cabaliste pré-supposait l'existence d'un Dieu inconnaissable, Ein Sof sombre et impénétrable. Ce qu'avait vu Moïse "par derrière" (Ex. 33:23) était le flux de lumière ou de parole qui, à la création, sortit d'Ein Sof pour former les sefirot.

La Cabale est remarquable par un autre trait encore. Elle est, de toutes les grandes traditions mystiques, la moins subversive à l'égard des institutions. Prétendant établir un contact direct avec Dieu et connaître les secrets divins, ces <sup>traditions</sup> ~~traditions~~ constituent, par leur nature même, un défi potentiel constant pour les pratiques religieuses établies et les autorités <sup>constituées</sup> ~~constituées~~. Mais les cabalistes étaient, pour la plupart, des talmudistes bien entraînés, de pieux membres de la

communauté juive, ~~composée~~ même souvent parmi ses responsables. Aussi, la contestation se faisait-elle rarement jour, du moins dans les premières années. Au reste, trois sauvegardes furent établies pour garantir que leurs spéculations ne dépasseraient pas les bornes et ne renverseraient pas la tradition révéralée : élever Moïse à un rang tout spécial, séparer la voie mystique de la voie prophétique et montrer que tous leurs enseignements dérivaiient de la Torah ~~et~~ Beouwee.

Une caractéristique peu <sup>peu</sup>marquée, mais importante de la Cabale est que ces hommes qui jugeaient l'expérience de Moïse si éclairante, ne parlaient jamais de retrouver l'intimité dont il avait joué avec Dieu. Ils le couvrent de louanges, (Nah. sur Ex. 3: 13), père de la sagesse ésotérique et gadol b'ma'alat ha-nevuah, premier dans l'ordre prophétique (Nah. sur Ex. 3: 2). Les deux textes impliquent singularité aussi bien que supériorité. Aucun mortel ne peut s'attendre à aller où il est allé, ni à savoir ce qu'il a su. Les cabalistes se considéraient comme des mystiques plutôt que comme des prophètes et distinguaient très nettement les deux phénomènes. Le prophète reçoit la Parole de Dieu, qui a l'initiative, et donne des instructions spécifiques. Le mystique cherche à se rapprocher de Dieu et l'initiative lui revient. Bien que l'expérience soit exaltante, son moment de communion est temporaire et il ne s'attend pas à redescendre des hauteurs armé d'enseignements nouveaux. Son but était Guillouy Chekinah, le sentiment de la Présence de Dieu plutôt que des Instructions spécifiques.

Ils soulignaient de maintes manières la différence entre tous les autres moments de communion et l'expérience de Moïse avec Dieu. Saint Bonaventure définissait le mysticisme comme

"l'envol de l'âme vers Dieu par le désir de l'amour". Dans ce domaine, la plupart des traditions emploient des images sexuelles très explicites pour exprimer l'exaltation de l'attachement mystique. Généralement célibataire, le contemplateur éprouve une ardente attente et un assouvissement libérateur qui stimulent souvent de violentes sensations érotiques. La Ébale, elle, n'emploie pas de métaphores amoureuses ou sexuelles pour exprimer la communion avec Dieu, devekout. A une exception <sup>près</sup> la relation de Moïse est décrite comme un accouplement. Le Zohar, ce commentaire ésotérique très libre sur la Torah, développe une image inspirée par l'activité de Moïse, une fois achevé le sanctuaire du désert. La Torah dit: "Or, le jour où Moïse eut achevé ~~le~~ ballot de dresser le tabernacle, de l'oindre et de le consacrer ..." Rapprochant le verbe ballot du substantif ballah, épousée, le Zohar déclare: "C'était le jour où l'épousée pénètre sous le dais nuptial et ce fut par la main de Moïse [comme son épouse] qu'elle y pénétra" (Zohar Nb. 148a).

Quand un mystique s'attache à Dieu, il prend figurativement la chekinah comme épouse. Dans la communauté juive monogame d'Europe, il estimait devoir d'abord renoncer à son épouse de chair. Les cabalistes prônaient le renoncement ascétique, mais celui-ci leur posait un problème théologique. D'une part, la rupture <sup>totale</sup> des ~~liens~~ liens familiaux est en général le premier pas dans tout programme destiné à exclure les distractions du monde; d'autre part, la Torah souligne l'importance du mariage et de la famille. Selon le Talmud, une des principales questions ~~posées~~ posées à chaque Juif le jour du Jugement

~~sur~~ <sup>sur</sup>: "As-tu fait ton devoir pour fonder une famille ?" (b.Chab. 31a). Les cabalistes résolvaient ce conflit d'obligations en conseillant de les remplir successivement: d'abord fonder une famille et obéir au commandement d'avoir des enfants, puis mettre les intérêts familiaux de côté et se consacrer à Dieu. Le texte continue en ces termes: "Quelqu'un demande pourquoi Moïse est loué d'avoir écarté Séphora. Dieu lui-même répond: "Moïse avait déjà obéi au commandement d'avoir des enfants, maintenant je veux qu'il épouse la Chékinah."

Réserver l'image du mariage mystique à la relation de Moïse avec Dieu souligne son caractère unique dans l'expérience humaine. Non seulement la métaphore fait ressortir la proximité du Créateur et de sa créature - au Sinaï ils ne faisaient qu'un - mais elle permet aux cabalistes de dire avec assurance que la Torah est passée du Ciel à la Terre sans jamais être séparée du Seigneur, gardant ainsi la puissance divine dont tant de choses dépendaient.

Le Zohar applique la même métaphore - mariage mystique et intimité amoureuse - aux relations entre les sefirot. De même qu'il ne peut y avoir de séparation entre ces éléments dynamiques de l'unité divine, il n'y a pas de séparation entre Moïse et Dieu. Seul parmi tous les hommes, il connut cette union - et nous restons avec une conception de <sup>celui-ci</sup> ~~celui-ci~~ participant à l'unité divine. Alors que le personnage de la Bible est un prophète humain appelé au service de Dieu, celui de la Cabale est une entité qui ne ressemble à aucune autre. "Du lieu où Moïse a été formé, aucun autre homme n'a été formé." (Zohar Ex. 21b). Dans la aggadah, il est vêtu de lumière et devient un être céleste

à sa mort. La Cabale laisse entendre que la divinité a toujours fait partie de sa nature.

Moïse est le lien entre la Torah Céleste, révélation de Dieu par Lui-même et la Torah Ecrite de la synagogue. Le garant aussi que les cabalistes ne font pas ~~pas~~<sup>surgir</sup> d'invraisemblables fantasmes. Moïse avait vu la première qui ne comporte que les Noms de Dieu et apprit le code qui dévoile ses secrets. Pour les cabalistes, la Torah familière des commandements et des défenses n'est pas la vraie: Ce n'est qu'une manifestation de la parole divine appropriée et nécessaire à la condition humaine. L'auteur de Ra'aya Meheimna ("Berger Fidèle"), section tardive du Zohar (14<sup>e</sup> siècle) identifie les deux Torah aux deux tables de la loi: celle que Moïse brisa et celle qu'il descendit après son second séjour de quarante jours, puis déposa par la suite dans l'Arche.

La première, celle qu'il avait brisée, était façonnée dans l'Arbre de Vie, ne comprenait que les Noms de Dieu, manifestation directe de l'Etre Divin, qu'aucun humain, sauf Moïse, n'avait jamais lue. La seconde, faite de l'Arbre de la Connaissance, incluait les règles et prohibitions familières à tous les Juifs. Les arbres provenaient évidemment du Paradis Terrestre et, en utilisant ces symboles, l'auteur ~~peut~~<sup>peut</sup> démontrer que la première était parfaitement adéquate jusqu'à ce que les hommes eussent péché. Tout ce dont un Adam innocent avait besoin, c'était <sup>d'</sup>une manifestation de Dieu qu'il pouvait contempler sans cesse. Une fois qu'il eût péché, toutes les contradictions de sa nature apparurent et il devint nécessaire de lui donner la connaissance - prescriptions positives et négatives - de la

Torah reçue.

Moïse ayant vu la Torah Céleste avant qu'elle <sup>leur eût été donnée</sup> ~~soit~~ sa forme matérielle, savait que le texte du rouleau était non seulement ce qu'il semblait être, mais aussi une manifestation de Dieu. Sans la connaissance qu'il avait de derech mha'emet, la voie de la vérité, la sagesse secrète de la Torah eût été inaccessible.

Le début si familier de la Michnah, "Les Maximes des Pères" - "Moïse reçut la Torah sur le Sinaï et la transmit à Josué, Josué la transmit aux Anciens ..." - signifiait, replacé dans son contexte, que la Torah Orale avait été communiquée par une chaîne d'<sup>interprètes</sup> ~~transmis~~ autorisés et qu'elle était donc digne de foi. Les cabalistes pour qui elle était et avait toujours été du domaine public, donnaient une autre interprétation: <sup>la tradition</sup> ~~que~~ Moïse avait transmis était la Torah secrète qui contenait la substance de leur enseignement.

En général, ils se contentaient de croire qu'ils ont reçu leur tradition ésotérique d'un maître situé dans la chaîne ininterrompue des autorités sûres remontant à Moïse; mais quelques-uns mettaient cette dernière complètement de côté et imaginaient que leur secret venait directement de Moïse. Le Ra'aya Meheimna est présenté comme un dialogue entre ce dernier et l'auteur du Zohar, Simon ~~ben~~ Yohai (un pseudonyme), sur le sens des commandements. Il aurait aussi bien pu être intitulé Le Livre de Moïse, car l'expression Ra'aya Meheimna désigne souvent le prophète dans le Talmud et les Madrachim.

<sup>et</sup> ~~cela~~ rappelle qu'il servit son beau-père comme berger en Madian et qu'il passa quarante ans dans le désert comme berger



de la génération de l'Exode. Les prédicateurs médiévaux faisaient souvent remarquer que Dieu ne charge jamais un homme d'une mission sans l'avoir mis à l'épreuve pour de petites choses (Ex. 2: 3). Plus d'un sermon a été prononcé sur la manière dont Moïse avait suivi et retrouvé toutes les bêtes égarées, fait entrer les agneaux dans le champ avant les moutons plus vieux pour qu'ils puissent brouter l'herbe la plus tendre et porté ceux qui étaient trop jeunes pour marcher. Quelques années plus tard, un ouvrage intitulé Ma'ayan ha-Hochma ("Fontaine de la Sagesse") se présentait comme la liste des secrets qu'un ange avait communiqué à Moïse. Un autre, du 14<sup>e</sup> siècle, Sefer ha-Chearim ("Le Livre des Portes") prend la forme de questions et de réponses entre Moïse et quelques étudiants sur des ~~problèmes~~ mystiques et ésotériques.

Bien qu'enclins à <sup>le prophète</sup> ~~se~~ détacher de ses attributs humains, les cabalistes comme tous ceux qui les avaient précédés<sup>és</sup>, imposaient leurs idées et leurs expériences à sa vie. Ils la présentaient de telle sorte qu'elle reflétait leur conviction essentielle, c'est <sup>à dire que</sup> la pratique de la techouva, en honneur depuis si longtemps, ~~qui~~ déterminera la destinée d'Israël. Le chapitre 14 décrit le départ des Juifs et la poursuite que leur livre~~nt~~ l'armée égyptienne. Quand celle-ci s'approche, ils s'écrient: "Est-ce faute de trouver des sépulcres en Egypte que tu nous as conduits mourir dans le désert ?" (14: 11) et Moïse répond: "Soyez sans crainte. Attendez et vous serez témoins de l'assistance que l'Eternel vous procurera en ce jour" (14: 13). Le Zohar suggère que la délivrance d'Israël dépend de la présence du prophète:



p.c. - Rabbi Siméon dit: "Bénis furent les Israélites d'avoir un berger comme Moïse. Il est écrit: "Alors son peuple se souvint des temps antiques de Moïse," (Is. 63: 11). Cela indique que Dieu tenait Moïse pour aussi important que tout le peuple. Le berger du peuple ne fait pas que le représenter, il est lui-même du peuple. S'il est vertueux, alors tout le peuple est vertueux; s'il ne l'est pas, alors tout le peuple est puni pour la faute du berger. (Zohar Ex. 47a).

La aggadah avait divisé la vie de Moïse en trois parties égales - Egypte, Madian, mission - illustrant ainsi la loi de symétrie dans la vie d'un Juste. Celle d'un mystique suivait un schéma différent. Selon Nahmanide, Moïse était un jeune de douze à vingt ans quand il partit d'Egypte et un vieillard de près de quatre-vingts à son arrivée en Madian. Pendant la soixantaine d'années écoulées entre temps, il poursuivit des errances dont l'itinéraire ne peut plus être reconstitué (Nah. sur Ex. 2: 33). Nombre de ces cabalistes voyageaient pendant des années à la recherche d'un maître qui pût leur apprendre les secrets de la voie mystique, des années qui durent être appesanties par la souffrance et la pauvreté. Au reste, même quand <sup>l'initiateur</sup> ~~celui-ci~~ est trouvé et accepte de donner son enseignement, le temps de préparation est long, comme le fut celui de Moïse. Au Buisson Ardent, ce dernier n'a vu que la manifestation extérieure de la Présence Immanente, "l'ange" et non pas la Chekinah (Ex. 3: 2); ses pouvoirs prophétiques ne sont pas encore aussi pleinement développés qu'ils le seront par la suite et, pour l'heure, il doit garder ses distances. Quand il retour-

nera au Sinaï la seconde fois, il sera prêt à s'approcher davantage de l'obscurité où Dieu se tient.

Il a près de quatre-vingts ans quand il arrive en Madian, rencontre Séphorah et l'épouse. Après quoi il ne vit avec elle que le temps d'avoir deux fils et parce que le célibat ainsi que le renoncement sont des éléments essentiels de la vie mystique, le Zohar le loue d'être resté éloigné de son épouse après sa mission. Il lui oppose l'inconstance de Josué qui ne peut se séparer de la sienne que pendant un certain temps (Zohar Nb. 148a). Famille et profession sont des préoccupations secondaires pour le cabaliste. Non seulement l'illumination est une entreprise solitaire, mais tant de choses dépendent de son accomplissement des tikkounim, actes de thérapeutique et de restauration cosmiques, qu'il est dévoré par une hâte brûlante.

Le cabaliste est un métaphysicien et non un magicien. La baguette de Moïse ne joue pas un grand rôle et la confrontation de celui-ci avec les hiérogammates de Pharaon est transformée en une lutte entre les forces du bien et du mal dans le monde caché. Le mystique doit toujours être en état de pureté. Nahmanide explique que si Moïse plante sa tente à l'écart du camp, c'est qu'il veut séparer sa demeure d'une communauté rendue impure par le péché du Veau d'Or.

La Cabale est une crédulité érudite, une passion de savant qui reflète les préoccupations et les préjugés de la classe intellectuelle. La Torah range Moïse parmi les membres de la tribu de Levi et des cabalistes, comme Nahmanide répètent une vieille aggadah contant que les lévites n'avaient pas été contraints de faire des travaux manuels en Egypte parce qu'ils

avaient été reconnus ~~comme~~<sup>pour</sup> "des maîtres et conseillers d'Israël" (Nah. sur Ex. 5: 4). Ces rabbins mystiques n'étaient pas dépourvus de prétentions aristocratiques. Ils assuraient que le mérite de Moïse était en partie hérité de ses parents, que sa grand-mère et son père étaient "parmi les justes les plus éminents, dignes d'être comptés parmi les patriarches du monde" (Nah. sur Ex. 6: 14). Dans les deux cas, on constate que la tradition ésotérique, comme la charge de rabbin, était ~~soignée~~<sup>souvent</sup> ~~comme~~<sup>de</sup> un héritage familial soigneusement préservé.

<sup>(au sein de)</sup> même qu'~~au sein de~~ la classe mandarinale en Chine médiévale, seules certaines familles privilégiées pouvaient faire donner une instruction poussée à leurs fils. Certes l'ordination était accessible à tous ceux qui parvenaient à satisfaire leurs maîtres, mais la plupart des familles ne pouvaient fournir à leurs fils ni les occasions favorables, ni le soutien financier nécessaires.

La Cabale n'était pas pour les jeunes. Moïse avait quatre-vingts ans quand il fut attiré inopinément vers le Buisson Ardent (Nah. sur Ex. 2: 23). Seuls les hommes mûrs - la trentaine et de solides études en règle générale - apprenaient les secrets. La beauté physique n'avait que peu d'importance dans cet univers. "Elle considéra qu'il était beau" (Ex. 2: 2) ne signifie pas dans ce contexte que l'enfant ~~avait~~<sup>à</sup> été formé divinement, mais qu'il témoignait de capacités spirituelles exceptionnelles. Il n'est plus, comme il l'avait été pour les historiens hellénistes, un modèle digne de Praxitèle et les descriptions de son aspect physique sont même fort rares dans la littérature cabaliste. Mais son défaut de prononciation est bien

réel et Aaron, effectivement son porte-parole. Non pas d'ailleurs que le prophète manquât d'éloquence. Non, l'aide de son frère est le signe pour les initiés que ce qui se passe sur Terre donne une indication de ce qui se passe au Ciel. Moïse chuchote les paroles qu'Aaron répète ensuite tout fort devant Pharaon et les Anciens, comme le flux divin de paroles sorti du silence de l'Ein Sof devient de plus en plus fort en descendant d'une sefirah à l'autre, jusqu'à ce qu'il ~~devienne~~<sup>soit</sup> audible ~~pour~~<sup>pour</sup> les six cent mille personnes attendant au Sinaï (Nah. sur Ex. 6:13).

La Torah qualifie Moïse de "fort humble" (Nb. 12: 3) et la plupart des commentateurs y voient la patiente dignité d'un souverain à l'égard de ses inférieurs et de leurs avis. Pour les cabalistes, il y avait là une vertu plus sainte: l'indifférence aux mauvais traitements, le refus de rendre le mal pour le mal, la force d'affronter en silence les dénigrements (Nah. sur Nb. 12: 3). Bien qu'il fût conscient d'avoir une importance décisive pour Dieu et pour le monde, l'adepte n'était après tout qu'un Juif comme les autres, imposé, maudit, tondu par les seigneurs chrétiens et souvent suspecté par nombre de ses coreligionnaires. La Cabale, en divinisant Moïse, admettait l'impuissance de ses créateurs humains.

Chapitre IX

Moïse dans l'esprit moderne

En 1904, Ahad Ha-Am (1856-1927), père spirituel du sionisme culturel et meilleur essayiste hébreu de sa génération publia un recueil de ses écrits en trois volumes, Al Parachot Derachim (A la croisée des chemins, At the Parting of the Ways)

On y trouve une étude sur Moïse qui porte toutes les marques distinctives de l'esprit moderne. L'auteur soutient que le long débat à propos de l'influence des grands hommes sur l'histoire - l'homme a-t-il fait <sup>l'époque</sup> ~~l'époque~~ ou <sup>l'époque</sup> ~~l'époque~~ a-t-elle fait l'homme ? - n'a aucun sens. Nul ne se transcende. En dehors du domaine immédiat de ses activités, son importance est créée par les autres. C'est l'image d'un grand homme qui exerce une action sur l'histoire et non pas l'homme lui-même.

p.c. Il n'y a pas un seul grand homme dans l'histoire dont l'imagination populaire n'ait pas dessiné une image entièrement différente de l'homme réel; et c'est cette conception imaginaire, créée par les masses pour répondre à leurs besoins et leurs inclinations, qui est le véritable grand homme exerçant une influence qui demeure dans certains cas pendant des millénaires - elle et non pas l'original concret qui a vécu un temps très bref dans le monde réel et n'~~avait~~ jamais été vu par les masses sous son aspect véritable (Ha-Am, p. 306)

Par conséquent, il n'y a pas selon lui d'avantage particulier à "~~faire~~ faire surgir les grands hommes de l'histoire hors du tombeau sous leur vraie forme", <sup>à</sup> ~~à~~ rechercher le Moïse originel. Il est mort. Tout ce qui reste de lui est une lueur évanescence. Ce qui vit est une image particulière enchâssée dans le coeur du peuple juif et celle-là a exercé une force puissante, une force historique. Il "a été notre chef non seulement durant quarante ans dans le désert du Sinaï, mais durant des millénaires dans tous les déserts où nous avons erré depuis l'Exode" (Ha - Am, ~~309~~ 309).

Ahad Ha-Am poursuit ainsi sa démonstration: ce Moïse est une création du peuple juif, un personnage héroïque fait à la ressemblance de celui-ci. Il n'emploie pas le terme psychologique de projection, mais c'est bien le mécanisme auquel il pense: les Juifs <sup>ont</sup> ~~ont~~ assigné à Moïse la plus haute idée qu'ils avaient d'eux-mêmes. Une fière image. Selon Ahad Ha-Am, celle d'un Moïse prophète des prophètes, homme de vérité qui voit la vie en dehors des distorsions infligées par les préjugés de classe, ou l'avidité pour les avantages personnels, idéaliste voué à l'absolue rigueur qui <sup>existe</sup> ~~œuvre~~ sans compromis ni souci ~~personnel~~, consacrant tout son coeur et son esprit au but à atteindre, résolu à ce que le monde tende à son tour à la perfection. Ce Moïse-là ne fait <sup>jamais</sup> ~~acceptation~~ de personne; mais distingue seulement entre le mal et le bien. Quand pour la première fois il entre en contact avec le monde extérieur, face à face avec le brutal Egyptien, il se trouve "devant une violation de la justice et, sans hésiter, il prend le parti des opprimés". Bien qu'obligé de fuir, "cette expérience ne le rend ni craintif, ni prudent" et quand il entend ensuite "le cri de la justice

outragée", il va immédiatement au secours de Séphorah et de ses soeurs importunés au puits de l'endroit par un groupe de vauriens (Ha-Am, 314-315).

Il devient une personification de l'engagement du judaïsme dans un messianisme éthique. "Israël n'a jamais vécu dans le présent. Nous avons été inspirés par de brillants espoirs pour l'avenir et une foi indéracinable dans le triomphe futur de ce qui est bon et juste" (327-28). La vie de Moïse est un sermon sur le charisme du chef. Tous ses espoirs pour les Hébreux nouvellement libérés sont anéantis quand il les voit danser devant le Veau d'Or, mais il ne renonce pas. Il se rend compte que des esclaves ne peuvent pas devenir une nation du jour au lendemain et que si la vue des merveilles de Dieu peut soulever un enthousiasme momentané, elle ne saurait enraciner des sentiments ou des inclinations de quelque durée. Sans se décourager, il fait appel à toute sa patience pour supporter l'incommode fardeau de son peuple et le forme lentement, pas à pas, jusqu'à ce qu'il soit capable d'accomplir sa mission ~~devenir~~ (323).

Le but de l'essai-sermon d'Ahad Ha-Am est d'inciter le peuple juif à être prophétique. Son espoir est qu'il marchera sur les traces du grand prophète qui a conduit les tribus hors d'Egypte vers la Terre Promise et abandonnera les pots de viande de l'Europe pour accomplir l'effort difficile, nécessaire, irrésistible de bâtir une Sion idéale en Palestine. Utilisant la même métaphore, il avait organisé une vingtaine d'années auparavant une société secrète dite B'nai Mosché, les fils de Moïse, dans l'espoir qu'un groupe d'hommes de morale et de principes élevés pourraient être les catalyseurs de ce qu'il appelait



"la réincarnation de Moïse" dans l'esprit et les actions du peuple juif.

Comme Midrach détaillé sur la vie du prophète l'essai d'Ahad Ha-Am est traditionnel dans la forme, mais indiscutablement moderne dans l'esprit. Les Midrachim utilisaient le récit de la Torah très librement, pédagogiquement, dans la pleine confiance de son exactitude. Ahad Ha-Am au contraire, n'admet pas sans examen la fiabilité de la Torah comme document historique. Il a lu les oeuvres de Julius Wellhausen, ainsi que d'autres critiques bibliques du 19<sup>e</sup> siècle et, bien que sans grande illusion sur la valeur pratique de ces études, il accepte leur thèse d'ensemble: on a affaire à une oeuvre complexe, tirée de sources diverses dont les origines sont perdues dans la nuit des temps pour la plupart. Le passé n'est pas récupérable, mais idées et artefacts subsistent comme éléments constitutifs d'une civilisation. Moïse est mort, mais son idéal vit toujours. Ce que dit en fait Ahad Ha-Am est ceci: détourné-vous de ce qui ne peut être accompli. Peu importe que les Juifs ne puissent ressusciter Moïse. Ce qui importe, c'est qu'ils comprennent celui qui vit dans le coeur de leur peuple et suivent ses préceptes.

L'esprit moderne est existentiel. Il fait des recherches sur Moïse mort, mais se <sup>soucie</sup> surtout de Moïse vivant. L'histoire ne peut établir de sens - il est dans ~~l'instant~~, l'instant selon l'existentialisme - mais la pensée moderne a utilisé la discipline historique (très efficacement) pour se libérer de l'étau du passé. Le Moyen Age appréciait l'ordre, supposait un univers statique gouverné par des vérités éternelles et consa-

crait les prérogatives de la classe et de la situation comme éléments du dessein de Dieu. Les modernistes utilisaient l'histoire pour prouver au contraire que ce plan est dynamique, et que toutes les revendications de privilèges fondés sur l'autorité de la tradition n'ont aucun fondement.

Quand les Juifs furent autorisés à entrer dans le monde moderne, ils soumièrent volontiers leur tradition à l'analyse historique. L'histoire était en fait la discipline fondamentale de la Haskalah, le mouvement des Lumières juif. Au début, elle se consacrait surtout à des sujets non bibliques, comme la synagogue, le sermon et la liturgie, questions débattues entre traditionnalistes et réformateurs. Mais très vite la Bible fut soumise à des analyses similaires. Les rabbins avaient tendance à traiter le judaïsme comme une conclusion, une tradition unique depuis le Sinaï. La Haskalah le voyait, elle, comme un processus. Plus les recherches historiques se poursuivaient plus il devenait apparent que le judaïsme était et est toujours la civilisation organique donc sans cesse en mouvement du peuple juif.

Tant que celui-ci a vécu dans des cultures dominées par les traditions musulmanes et chrétiennes, les théories mettant en doute l'existence même de Moïse ne rallièrent que peu ou point de partisans. Si <sup>après</sup> ~~quand~~ que fût la polémique religieuse entre les communautés, la réalité de Moïse ou ses qualités de chef ne devinrent jamais matière à discussion. Le Nouveau Testament l'avait utilisé comme témoin de la mission de Jésus. Le Coran l'avait compté au nombre des apôtres de Dieu. A l'époque moderne, l'apparition d'îlots de populations neutres au point de vue religieux dans la société occidentale - les universités

surtout - firent disparaître Moïse de la liste des personnages historiques, ~~pour~~ dont les spécialistes pouvaient accepter la vie et les oeuvres sans examen.

Plus les textes de la Torah étaient analysés et plus les questions se multipliaient. En 1905, l'historien allemand Edward Meyer (1835-1930), qui avait acquis une réputation internationale grâce à ses travaux sur la chronologie des pharaons apporta le poids de son érudition reconnue à ceux qui prétendaient que la recherche d'un Moïse historique n'aboutirait jamais parce que les textes existants ne fournissaient pas le genre de matériaux dont un spécialiste a besoin pour reconstituer un personnage historique. (Die Mose Sagen und die Lewiten, 1905) <sup>"La Légende de Moïse et les Lévites"</sup>. Un disciple tout aussi célèbre, Martin Noth adopta la même position. Dans l'attente de découvertes inattendues, un agnosticisme étudié demeure aujourd'hui l'attitude scientifique la plus recommandable.

L'histoire remet en question toutes les certitudes, y compris celles qui se sont développées autour de la Torah. S'il n'y avait pas de Moïse, comment pourrait-il y avoir une Torah Mosché ? On aurait pu penser que sur ce point un agnosticisme érudit aurait provoqué une réaction furieusement hostile dans le monde juif. Mais en fait, la réaction fut plus modérée qu'on aurait pu s'y attendre. Les traditionnalistes déclaraient simplement qu'étant Parole de Dieu, la Torah était un document unique qui ne pouvait être soumis aux formes d'analyses utiles pour comprendre toutes les autres oeuvres littéraires; aux yeux des modernistes, quelle que fût la façon dont elle était née, elle constituait une force nouvelle dont les résultats,

d'une immense portée étaient ~~gros~~ de semences culturelles; aucune réinterprétation du rôle de Moïse n'augmenterait ni ne diminuerait cette valeur.

Martin Noth l'exprimait ainsi: "Le coeur de la tradition sinaïtique a été un événement historique, si peu qu'il puisse être appréhendé historiquement dans le détail ... La tradition progressivement ~~élaborée~~ du Pentateuque, dont le contenu religieux est tout à fait sans équivalent, devient un signe évident de la spécificité et de l'originalité qualitative unique caractérisant la position d'Israël parmi les nations" (136-37).

La tournure d'esprit midrachique que les Juifs avaient acquise au cours des siècles, les prédisposait à chercher au-delà du sens superficiel d'un texte - les prétendus faits - à creuser jusqu'à ses incidences philosophiques ou psychologiques et à les apprécier tout autant que les faits. Comme nous l'avons vu, le Midrach présentait depuis des siècles le Moïse qui vivait dans l'âme de chaque génération. Comme il n'était jamais mort dans la conscience juive, l'exhumation de l'original ne semblait pas être une question urgente et cette recherche savante ne fut, dès ses débuts et jusqu'à présent, qu'une entreprise presque entièrement non-juive, poursuivie par des érudits tels que Hugo Gressmann (Mose und seine Zeit, 1898) ~~Moïse et son Temps~~ <sup>1915</sup> et Paul Voltz (Mose, 1907). [Le judaïsme n'avait ~~aucun~~ <sup>consacré</sup> aucun catéchisme officiel, ce qui ~~beaucoup~~ <sup>beaucoup</sup> facilitait l'adaptation. Les Juifs n'avaient pas à renier une litanie apprise pendant leur enfance, quand ils raisonnaient sur la vie de Moïse, ou acceptaient l'idée que leur religion est, comme toutes les autres, un organisme dynamique. Elle inclut, certes,

une doctrine, mais loin d'être un ensemble d'idées abstraites, elle rassemble les concepts, institutions, valeurs, mythes, rites et espoirs au moyen desquels les Juifs, tirant un sens de l'expérience, définissent réalité, devoir et promesse future. Si à l'époque moderne certains d'entre eux avaient sur Moïse et la Torah des notions que leurs coreligionnaires auraient jugées hérétiques au Moyen Age, l'absence de dogmes rigides exigeant une rétractation explicite rendait le changement moins traumatisant.

Au début du 20<sup>e</sup> siècle, apparurent des attitudes existentialistes mettant l'accent sur l'instant, un Moïse vivant et une tradition vivante. Le théologien-philosophe juif allemand Franz Rosenzweig (1886-1929) exprima des idées assez semblables à celles d'Ahad Ha-Am, mais en partant d'une base philosophique entièrement différente:

"Même si toutes les théories de Wellhauser se révélaient exactes... cela ne changerait absolument rien à notre foi ... Nous aussi, nous traduisons la Torah comme un seul livre. Pour nous aussi elle est l'oeuvre d'un seul esprit. Nous ne savons pas qui il était et nous ne sommes pas obligés de croire qu'il s'agissait de Moïse... Entre nous, nous le désignons par le signe qu'emploie la critique la plus élevée pour désigner le rédacteur ultime qu'elle suppose, "R". Nous le traduisons non pas en rédacteur mais en Rabbenou (notre maître) car quel qu'il ait pu être, quelles qu'aient été les sources utilisées par lui, il est notre maître et sa théologie est notre enseignement." (Rosenzweig, 351).

Faisant usage d'instruments philosophiques similaires, Martin Buber (1878-1965) développa ce point de vue dans son livre Moses (1944). Contrairement à ce que le titre pourrait faire croire, c'est, non pas une biographie mais plutôt un essai d'appréciation biblique. L'auteur présuppose l'existence d'un Moïse historique et en donne comme preuve l'impression que retirera inéluctablement, selon lui, tout lecteur bienveillant, *celle* d'un esprit sensible et puissant derrière et dans les divers récits de la Torah. Cette attitude repose sur un postulat que Buber emprunte aux études des philologues et spécialistes des langues anciennes (en particulier l'iranologue Ernst Herzfeld) qui avaient conclu que les sagas classiques n'étaient pas de pures inventions littéraires, mais *des* élaborations d'une expérience personnelle dramatique, *en particulier* *surprise* ~~surprise~~ la ~~reprise~~ totale éprouvée par un écrivain ou un chanteur devant un événement inattendu auquel il avait participé ou assisté.

Buber pose que le noyau du texte de la Torah représente l'expression de cette surprise totale, celle de Moïse lors de ses diverses rencontres avec Dieu. Il avait étudié de près les diverses critiques bibliques et acceptait leur conclusion, c'est-à-dire que nul ne peut présenter une biographie parfaitement articulée du prophète en se fondant sur l'Écriture.

Il y a en tout cas une chose à laquelle un exposé comme celui que je tente doit renoncer d'emblée, *doit* ~~il ne~~ ~~pas~~ ~~entreprendre~~ ~~de donner le récit~~ ~~d'un déroulement cohérent de sa vie~~ ~~car les données où il peut puiser dans l'unique source qu'il possède - la narration biblique - n'ont en général que deux~~

p.c  
faits pour objet: l'Exode et le campement au pied du Sinaï. A cela s'ajoute une légende introductive de l'histoire antérieure de Moïse et un certain nombre de récits isolés, plus ou moins fragmentaires, portant sur des événements post-sinaïtiques. Il n'est pas possible de tirer une continuité historique de ce complexe disparat de légendes (p.2, trad. Albert Cohen, PUF 1957). <sup>Espace</sup> Mais il prétend que certains épisodes clefs de la Torah reflètent la réalité d'une rencontre intense et créatrice entre Dieu et un homme remarquable, une rencontre dont la force et la nature demeurent encore si puissantes qu'un lecteur sans parti pris en éprouvera la réalité.

Le Moïse de Buber est un homme ivre de Dieu, un mystique, un chef actif toujours conscient de ses responsabilités, de sa charge "l'homme non divisé recevant comme tel le message de Dieu et s'efforçant comme tel de le traduire dans la vie". (p.153). A cet égard, il est unique. Les meneurs d'hommes ne sont pas rares, mais combien sont comme lui en possession d'une vision originale et capables de transformer leur société pour la mettre en accord avec celle-ci? Buber décrit Josué comme étant précisément le type du chef ordinaire, plein d'ardeur et de talent, certes, mais qui n'a jamais connu l'expérience spirituelle transcendante et transformante qui a marqué la vie de Moïse.

L'épisode du Buisson Ardent est devenu l'exemple classique de l'instant de tension où l'on sent en soi la prudence lutter contre l'engagement; où "le Dieu ordonne et l'homme résiste" (p.52).

Le langage de la Torah saisit et reflète l'éclair de

reconnaissance <sup>qui fait</sup> quand Moïse prend conscience d'une mission  
 te, contraignante et prend conscience aussi qu'il doit  
 dire positivement. Le Sinaï devient un moment de reconnaissance  
 collective lorsque la communauté guidée par le prophète  
 sent sa destinée. Buber se considérait comme un érudit ~~an~~  
~~ancien~~, alors qu'il était en réalité un midrachiste de la  
 le école, utilisant le procédé très ancien de l'interprétation  
 d'un texte à partir de lui-même. Il le fait brillamment et  
 beaucoup de choses en lumière, mais ses conclusions sont im-  
 pressionnistes et non pas historiques. La simple réalité est  
 que le texte de la Torah ne révèle nullement à tous les lec-  
 teurs sensibles les ultimes lueurs d'une série de tête à tête  
 entre le prophète et Dieu, un Moi et un Toi. Comme j'en ai in-  
 diqué au chapitre I, je découvre peu de choses sur les expérien-  
 ces personnelles du prophète dans la Torah. Ce que j'y vois par  
 contre, c'est le récit de la rencontre de la communauté avec  
 Dieu et sa crainte respectueuse devant la puissance rédemptri-  
 ce de Celui-ci. Il me paraît peu vraisemblable qu'un texte qui  
 minimise constamment le rôle de Moïse soit composé autour de  
 ce qu'il a lui-même vécu.

Les similitudes sont frappantes entre le Midrach et la  
 plus familière, la plus typique des formes de l'art moderne,  
 l'impressionnisme. Il représente une tentative pour fixer les  
 couleurs et les formes, celles qu'un artiste particulier les  
 crée à un moment <sup>doué</sup> dans le temps, plutôt que l'essence intempo-  
 relle d'une scène ou d'une personne. Les impressionnistes es-  
 péraient saisir un instant unique, ou une pose caractéristique  
 et les fixer sur une toile en coups de pinceau rapides. Ils  
 s'intéressaient moins au détail qu'à l'effet d'ensemble et



moins à l'objet qu'à la réaction qu'il provoquait chez eux. Le Moïse de Buber nous en apprend plus sur Buber que sur Moïse.

J'ai été extrêmement frappé par la tendance qu'ont les Juifs à rejeter les questions historiques en faveur du point de vue midrachique, quand mon père, Abba Hillel Silver (1893-1963) a publié une étude historique intitulée Moses and the Original Torah (1959). Mis à part ~~des~~ arguments, ce qui m'a fasciné à l'époque - et depuis - c'est le silence assourdissant qui accueillit la publication de l'ouvrage. Malgré la célébrité mondiale de l'auteur, comme érudit et comme personnalité de premier plan dans le monde juif, le livre se vendit mal et fut rarement analysé dans la presse juive. J'interprète ce phénomène comme une manière de dire que la question historique traitée ne méritait pas les efforts dépensés pour tenter d'y répondre et n'aurait peut-être jamais dû être posée. J'en suis venu à croire que la plupart des Juifs se dérobent dès qu'il s'agit de rechercher le Moïse historique, parce qu'ils sentent instinctivement que la crédibilité du judaïsme ne dépend pas de l'exactitude historique du récit de la Torah et ne doit pas donner l'impression d'en dépendre.

Utilisant les jugements et les instruments de la critique biblique, Silver essayait de retrouver ce Moïse et la Torah des origines, l'enseignement authentique du prophète. Selon lui les paroles prononcées alors par lui avaient trait à l'unicité ainsi qu'à la justice de Dieu et on les trouve dans le Décalogue familial (Ex. 20, Dt. 5), de même que divers autres éléments de la loi, en particulier ces oracles apodictiques (devarim) que sont les commandements positifs et négatifs: "Tu

feras, tu ne feras pas." Il dépeint Moïse comme un pionnier religieux qui élaborait la foi fondamentalement monothéiste des patriarches, en y ajoutant l'engagement à la vertu, une opposition radicale à l'idolâtrie et le sens d'une mission nationale.

Silver estime que les histoires de la naissance sont des légendes. Moïse avait effectivement vu le jour en Egypte<sup>et</sup> La religion, ainsi que la culture de ce pays constituaient les éléments essentiels de sa formation. L'auteur écrit que celui-ci fut influencé par l'effervescence du 13<sup>e</sup> siècle avant notre ère, concentrée autour d'Akhenaton, le pharaon qui détruisit de nombreux sanctuaires et fit du culte d'Aton, le dieu-soleil, (une religion d'Etat). Les enseignements de Moïse vont au-delà de la brève réforme de ce pharaon qui eut l'intuition d'un dieu très haut et unique, mais n'abandonna jamais la symbolisation, ne nia jamais la divinité d'autres dieux, ni celle des pharaons, ni leur prétention au pouvoir absolu. À bien des égards, la Torah de Moïse représente une réaction contre ce qu'il avait vu en Egypte. Elle proscriit l'inceste courant dans la société égyptienne et met fin à l'esclavage de toute une vie. Elle rejette l'idée d'un roi qui, se prétendant dieu incarné, exerce un pouvoir illimité. Le Dieu auquel Moïse s'était lié lui-même et avait lié son peuple est un dieu zélé qui ne supporte pas le culte d'autres dieux ni la fabrication d'images, mais avec son peuple "un Dieu miséricordieux et juste, lent à la colère, débordant d'amour constant et de fidélité" (Silver, 29).

L'inspiration théologique majeure de Moïse qui catalysa

une réaction radicale dans l'histoire religieuse est une vision de Dieu excluant que la crainte et l'implacabilité soient les attributs essentiels de son être. Cette foi nouvelle en un Dieu fidèle et plein de sollicitude rendait possible selon Silver l'étude des sciences et des philosophies politiques avec quelque espoir d'y faire des découvertes utiles pour l'avenir de la société. L'argumentation est serrée et savante, mais on peut douter qu'un observateur, l'examinant sans passion de l'extérieur, l'accepte comme inéluctable. Le point le plus intéressant est de savoir pourquoi Silver, rompant le silence juif général explora les questions historiques qui entourent la vie du prophète. J'ai toujours eu l'impression qu'il l'avait fait parce qu'~~il ne se soulevait pas~~ il ne soulevait pas vraiment les problèmes touchant à ce domaine. Il était convaincu, au plus profond de son être, que Moïse était "le plus grand génie religieux de tous les temps", créateur du peuple juif et fondateur de la foi. Donc le problème, tel qu'il le voyait, n'était pas de savoir si celui-ci avait vécu, mais quelle avait été la nature de son oeuvre, c'est-à-dire en définitive en quoi consiste le caractère unique du judaïsme.

Le Juif du 20<sup>e</sup> siècle a pris son Moïse dans des romans et des sermons ou des formes midrachiques critiques plutôt que dans des manuels de recherche biblique. Les prédicateurs et les écrivains l'ont traité tout comme leurs prédécesseurs l'avaient fait, mais avec plus de licence et d'individualisme. Feuilletant un jour le journal de Théodore Herzl, j'ai découvert qu'en 1899 le fondateur du sionisme politique avait songé à écrire une pièce de théâtre avec Moïse comme personnage prin-

pal. A cette date, le mouvement sioniste était lancé, mais l'entreprise ne se développait pas comme il l'aurait souhaité. Les riches amis sur lesquels il comptait pour lui apporter un soutien financier jugeaient ses idées farfelues, voire dangereuses et le mouvement lui-même était déchiré par des rivalités idéologiques et personnelles féroces. Herzl se représente Moïse comme <sup>un certain</sup> un homme grand, énergique, supérieur, avec ~~un~~ sens de l'humour. Lui était plutôt petit, parfois endormi, plein d'humour et persuadé de son talent. "Le thème du drame: comment il [Moïse] est ébranlé intérieurement, mais se tient <sup>debout</sup> ~~seul~~ à force de volonté. Il est chef parce qu'il ne veut pas l'être. Tout cède devant lui parce qu'il n'a pas de désirs personnels." Il esquisse le plan de la pièce: Acte I. Moïse retourne en Egypte, misère, souffrances des Israélites, Moïse leur donne espoir, mais ils se rebellent. Acte II: Corée, la rébellion. Acte III: le Veau d'Or, la rébellion. Acte IV: Miriam, la rébellion. Acte V: mort de Moïse. (Herzl 3: 267).

Certains écrivaient pour se justifier, d'autres pour retrouver l'esprit d'une puissante personnalité. Louis <sup>2</sup>Antermeyer (1928) et Sholem Asch (1951) écrivirent tous deux des romans intitulés Moses, qui puisaient largement dans le fond midrachique, mais, pour mon goût, l'oeuvre moderne la plus sensible et la plus accessible est celle qui entend recréer non pas Moïse mais Mosché Rabbenou, <sup>Edmond</sup> Le Moïse d'~~Antermeyer~~ Fleg (1928). Ces romanciers étaient tributaires des traductions de l'océan des aggadot et des Midrachim dans une langue européenne. Un certain nombre d'anthologies furent préparées au début du siècle - <sup>entre autres</sup> ~~entre autres~~ L'Exemple des Rabbis (1924) de Moses Gaster,

Mythes et Légendes de l'Ancient Israël (1928) d'Angelo Rappoport et surtout les nombreux volumes de Légendes des Juifs (1910-1913) de Louis Ginsburg. Ce qui distingue cette dernière oeuvre, ~~est~~ <sup>Ce sont</sup> non seulement les connaissances encyclopédiques de l'auteur, mais les trois volumes de notes (1925-1928) dans lesquels il indique les sources de chaque incident et les variantes de récit.

Toutes les études postérieures, y compris celle-ci, doivent beaucoup aux recherches, aux idées et aux exemples de Ginsburg; mais les plus récentes ont abandonné sa méthode. Il présente les légendes en une narration continue, fondée sur l'enchaînement du récit de la Torah, imposant ainsi un ordre arbitraire à ce qui était primitivement un aggrégat désordonné d'aggadot discrètes, de commentaires midrachiques et de contes populaires. Il laisse le lecteur sans aucun sens de la relativité de l'avant et de l'après, mais seulement avec l'impression que toutes ces histoires, si ~~incohérentes~~ <sup>incohérentes</sup> qu'elles soient dans leurs <sup>implications</sup> ~~contes~~ et contradictoires dans leur détails, font partie d'une entité unique, le judaïsme.

Il en va de même des notes dans lesquelles il énumère les variantes, mais sans essayer de classer les matériaux <sup>selon</sup> les modalités culturelles appropriées. Nous ~~en gardons un~~ <sup>restons avec un</sup> profond respect pour la souplesse du judaïsme rabbinique, mais sans idée bien nette sur les divers fils de couleur caractéristiques qui ont, en fait, donné sa forme au continuum juif. Savant et érudit, Ginsburg était aussi Juif traditionnel en ce sens qu'il acceptait comme vérité de foi l'unité et l'uniformité essentielles de l'expérience juive. La science admet d

variations sur le thème de Moïse ou n'importe quel autre, mais non pas la substitution d'un ensemble de valeurs nettement différent à un autre, plus ancien. Il <sup>voit</sup> ~~voyait~~ bien les vêtements dissemblables portés par Moïse, mais non pas qu'un autre acteur <sup>joue</sup> ~~jouait~~ parfois le rôle.

Aujourd'hui, la grande césure se situe entre les penseurs juifs, qui soutiennent que la révélation, la Torah, est en dehors du temps et ne peut être jugée par les analyses habituelles et ceux qui ne l'exemptent pas de l'examen critique. Les deux groupes définissent le judaïsme comme une tradition dynamique, mais pour les traditionnalistes, le processus historique doit être gouverné et limité par les Enseignements primitifs de Dieu, cependant que les non-orthodoxes ont des opinions diverses sur ce qu'étaient ces Enseignements et la mesure dans laquelle la vie moderne doit s'y conformer. Les premiers soutiennent que la Torah vient de Dieu, qu'elle est unique, qu'elle n'est pas l'oeuvre d'un homme formé par d'autres hommes et dont ~~l'environnement~~ <sup>on dit qu'elle a ses valeurs</sup>; donc elle ne peut être soumise aux mêmes formes <sup>d'examen</sup> ~~critiques~~ que les autres textes classiques. Le caractère unique de la Torah est un article de foi, auquel s'ajoute souvent la critique impitoyable des exégètes bibliques. Les traditionnalistes, montrant volontiers en épingle l'existence d'opinions divergentes, prétendent que ces conflits prouvent deux choses: les idées émises ne sont rien de plus que des théories et, étant donné les désaccords, des théories fort peu convaincantes. Pour ceux qui sont avides de croire, l'argument le plus persuasif est pragmatique. Comme l'archéologue sur le terrain, le critique

biblique découpe et détruit pour découvrir. Et quand le travail est achevé, les résultats sont maigres et incertains, voire dans certains cas sans aucun rapport avec les questions de valeur et de finalité que le chercheur doit poser.

Isaac Abarbanel (1437-1508), surtout connu pour divers ouvrages messianiques et commentaires bibliques, fut l'un des rares membres éminents de la judaïcité espagnole qui préféra l'exil au baptême quand le roi Ferdinand et la reine Isabelle publièrent en 1492 l'édit draconien exigeant que celle-ci se convertît jusqu'au dernier sous peine d'être sommairement expulsée. En exil, il écrivit, parmi beaucoup d'autres ouvrages, un commentaire sur les Maximes des Pères dans lequel il formule l'exposition classique de cette position rabbinique. Interprétant une phrase que nous avons souvent citée "Moïse reçut la Torah du Sinaï et la donna à Josué; Josué la donna aux Anciens" (M. Avot 1: 1), Abarbanel médite sur l'usage de la préposition "du". Moïse a reçu la Torah de Dieu sur le Sinaï; alors pourquoi "du Sinaï" ? Il fait observer, pour répondre à cette question de pure forme que "du Sinaï" est une locution causative, suggérant que Moïse acquit sa sagesse pendant le long séjour préparatoire sur la montagne. Normalement, on apprend d'un professeur, or Moïse n'a reçu l'Enseignement d'aucun homme. Moïse a appris de Dieu. La révélation est hors du temps et hors de toutes les catégories humaines, (Abarbanel sur M. Avot 1: 3).

Beaucoup, tiraillés entre les contradictions des idéologies, des philosophies et des moeurs qui s'imposent violemment à l'attention, sont réconfortés par l'idée qu'il y a des réponses

phète à la poésie "avec sa faculté de peindre les plus nobles

qu'on ne saurait discuter. Mais pour d'autres, l'existence de telles vérités n'est pas indiscutable. Pour tous, les problèmes historiques restent en suspens. La réaction orthodoxe a été ou de les ignorer, ou d'en émousser le tranchant en modifiant assez le vocabulaire traditionnel pour supprimer tout lien ombilical entre la révélation et Moïse. Alors que le judaïsme ancien utilisait généralement l'appellation Torah Mosché, la Torah de Moïse, les traditionalistes modernes tendent à lui substituer la formule Torah min ha-chamayim, la Torah qui vient du Ciel, la révélation. Le glissement est subtil - aucun Juif orthodoxe si moderne soit-il ne dénierait la qualité d'auteur à Moïse - mais il met néanmoins l'accent sur le mystère de la révélation que beaucoup trouvent captivant, plutôt que sur le fait du Sinaï, que beaucoup trouvent troublant. Par ce procédé, l'orthodoxie moderne souligne le message, le mystère et le miracle de l'enseignement plutôt que le rôle de l'homme que la tradition appelle son prophète.

Abraham Isaac Hachohen Kook (1865-1935) fut grand rabbin de Palestine pendant les années 20 et le début des années 30. Erudit aussi bien que théologien, enclin au mysticisme, Kook fut l'un des rares dirigeants orthodoxes de l'époque qui ne tourna pas le dos aux jeunes pionniers de la première Aliyah. En 1914, juste avant la première guerre mondiale, alors qu'il était rabbin à Jaffa, Kook publia une anthologie de ses œuvres Zironim ~~Ilus...~~. Elle comprend un essai intitulé "Le Sage est plus important que le Prophète" dans lequel il examine le rôle de ces deux types traditionnels comme sources d'instruction pour la communauté juive. Comparant le prophète à la poésie "avec sa faculté de peindre les plus nobles



aspects de la vie, sa beauté, son dynamisme et sa force" (Kook 253). Il définit le prophète comme un juste qui sait "peindre les maux de la vie et protester vigoureusement contre eux" - ce qui concorde tout à fait avec la description faite par Ha-Am qu'il ne cite pas, (Kook 254). Malgré sa puissance visionnaire ou peut-être à cause d'elle, le prophète n'a pas cette tournure d'esprit particulière capable d'élaborer des structures qui aideront les gens ordinaires à organiser leur vie autour d'un grand idéal. Les sages, au contraire ont une prudence et un sens pratique qui peuvent créer les institutions nécessaires à la vie quotidienne. Ils sont en mesure de structurer les inspirations du prophète et de les intégrer dans l'ordre social.

Le prophète biblique élimine l'idolâtrie. Une fois ce combat gagné, les sages intervinrent et œuvrèrent pour créer une société reflétant les réalisations et les préoccupations du prophète. Malheureusement avec le passage du temps, ils perdirent de vue les vastes desseins prophétiques du judaïsme et s'enlisèrent de plus en plus dans des détails infimes. Kook pensait à ses confrères si obnubilés par les rites et les attitudes médiévales qu'ils s'insurgeaient contre la moindre <sup>vexille</sup> ~~chose~~ de modernisme et en particulier à ceux qui <sup>lançaient</sup> ~~donnaient~~ l'anathème contre les jeunes pionniers pénétrant à nouveau dans la Terre Promise. Il estimait <sup>que</sup> ces rabbins qui ne voyaient que les doutes religieux <sup>ou</sup> les attitudes sociales relâchées des jeunes colons, ne savaient ~~pas~~ <sup>ni</sup> apprécier leurs nombreuses qualités <sup>ni</sup> leurs réelles réussites; il croyait que les moyens de les ramener à la stricte observance était de travailler avec eux et non pas contre eux.

Kook termine son essai en exprimant l'espoir qu'à la fin de l'époque actuelle l'esprit de prophétie revivra et que "l'âme de Moïse reparaitra dans le monde" (Kook 255). Son Midrach n'est pas très éloigné de celui de Buber, bien que les deux hommes aient certainement été d'un avis diamétralement opposé au sujet de la place tenue par <sup>la</sup> Hala'ha dans l'enseignement du prophète et la vie de Sion en train d'émerger - preuve, s'il en était besoin, que le Midrach peut être utilisé pour servir aux desseins de n'importe quel philosophe.

Il y a presque un siècle et demi, le Gibbon des historiens juifs, Heinrich Graetz (1817-1891) publia "Une Introduction à l'Histoire", essai dans lequel il analyse trois manuels sur le judaïsme récemment parus. Les auteurs, Samson Raphaël Hirsch, Zacharias Frankel et Samuel Hirsch, tous savants érudits, présentaient chacun un judaïsme différent, chacun ayant trouvé dans la tradition de la Torah, Graetz le démontre, exactement ce à quoi il s'attendait.

Samuel Hirsch, libéral convaincu, le voyait non dogmatique, très accordé au monde, très engagé dans les réformes civiques. Samson Raphaël Hirsch, dont l'apport essentiel a été de <sup>fournir</sup> ~~donner~~ une base philosophique à une orthodoxie moderne, décrit le judaïsme comme une règle ennoblissante, embrassant tout, qui permettait aux hommes de mener des vies bonnes et responsables en leur indiquant la volonté de Dieu. Frankel essayait de trouver un équilibre entre ces vues opposées en évoquant le rôle du consensus de la communauté dans l'interprétation de la Torah. Chacun des auteurs avait certaines choses intéressantes à dire sur la nature de la tradition dans ce domaine,

mais, comme Graetz le faisait remarquer, un lecteur de l'extérieur pourrait se demander, après avoir étudié les trois volumes, s'il s'agissait de la même religion. Chacun voyait ce qu'il voulait voir et aucun ne parvenait à définir le moindre critère objectif permettant à un autre d'arriver aux mêmes conclusions que lui. Graetz qualifiait les trois oeuvres d'études impressionnistes, typiques de spécialistes avertis, ayant des goûts personnels. Leurs descriptions étaient stimulantes, contradictoires et individualistes.

Les croyants orthodoxes ne reconnaîtront peut-être pas volontiers - voire même pas du tout - que, dans toutes les religions, les générations successives de fidèles ont donné des images nettement différentes du fondateur et de sa foi. C'est pourtant un fait qui ne devrait étonner personne. Les religions ne sont pas des catéchismes d'idées abstraites qui flottent quelque part au-delà de l'humanité, mais des idées prises dans l'âme d'un individu et dans l'âme collective d'une communauté, inévitablement remodelées par les perceptions de chacun et les changements affectant tout groupe vivant. Tant qu'elle a des fidèles, une religion est toujours dynamique, refaçonnant et recréant le passé pour ses propres desseins. Les traditions sont des entités vivantes; or, tout ce qui vit subit un incessant processus de transformation.

L'adulte n'est pas un enfant qui a subi une élongation. Il a perdu l'émerveillement innocent de la jeunesse devant le monde et au lieu de voir la vie dans un éclairage mystique, il pense par concepts. Son squelette s'est durci et sa musculature a changé; de nouvelles glandes, de nouvelles pulsions

sont entrées en action. A coup sûr, comme Freud nous l'a appris, le passé n'a pas été abandonné, il vit toujours, enfoui, mais puissant; l'enfant est dans l'adulte, mais l'adulte est très différent de l'enfant. A mesure que les temps changent, que les hommes changent, c'est-à-dire qu'ils sont conditionnés différemment, leurs besoins et leurs points de vue changent, de même que leurs conceptions religieuses. A la longue, les religions tendent à garder leur calendrier, les rites de leurs fêtes et leurs textes, mais chaque génération projette ses perceptions et ses valeurs dans ces schémas familiaux.

Pour Ahad Ha-Am, une moralité civique passionnée était le trait dominant de Moïse vivant. L'homme des temps bibliques aurait cité l'obéissance patiente, Philon la raison éclairée, les sages du Talmud, mettant, eux, en avant sa compétence comme professeur et exécutant exemplaire de la loi. Pour le rédacteur du Deutéronome, Moïse était le contemporain de Josué, le premier parmi les prophètes, un homme pétri de sainteté. Pour un Juif, modelé par les normes culturelles hellénistiques, il était le législateur, celui qui avait fondé une religion d'Etat à Jérusalem, assez semblable à Solon à Athènes ou Lycurgue à Sparte. Pour les sages talmudiques, il était Mosché Rabbenou, le premier de leurs confrères, maître de l'étude de la Torah, saint thérapeute. Pour des générations de simples Juifs souffrant les maux d'un destin révoltant, il était l'intercesseur assis auprès de Dieu dans les Cieux, qui passait ses jours à présenter leurs demandes au Tout-Puissant. Pour les Sionistes modernes, il était le premier libérateur de la Terre Promise, un chef résolu à changer le sort de son peuple. Connaître le *moïse d'une communauté*, c'est connaître →

quelque chose de l'âme qui vit en elle.

Le modernisme a porté un rude coup à tous les apologistes si sûrs d'eux quand il s'agissait de décrire l'essence invariable de leurs traditions religieuses. Les continuités dans la vie juive tendent à être formelles et institutionnelles, plutôt que théologiques et doctrinales. Une communauté religieuse est dynamique, toujours en train de verser du vin nouveau dans les vieilles outres; une fois qu'une société a consacré une fête ou un saint, ou une idée entourant son symbole d'une aura de profonde signification spirituelle, elle a tendance à s'y accrocher. Un symbole religieux - et une grande figure religieuse du passé en est un, précisément - a une vie propre, née de l'universel besoin humain de trouver une certitude au milieu du flux de la vie. La force d'un message religieux réside dans la capacité qu'il a de donner une impression de conformité à la nature fondamentale de la réalité et de l'exprimer. Quand il rayonne l'assurance d'être fondé sur un roc solide, c'est là qu'il est le plus encourageant pour ses fidèles. Les rites fixent les yeux, les oreilles et l'esprit de ceux-ci sur des symboles et des signes de permanence. Dans un temple bouddhiste, la statue du fondateur est toujours sous les regards des fidèles. Une église chrétienne présente la croix. Dans une synagogue Moïse n'est pas présent, mais sa Torah l'est..

Les théologiens conservateurs acceptent l'idée du changement dans la pratique religieuse, mais le limitent à des questions de forme. Ils citent souvent les musées de peinture européens pleins de scènes de la Bible et du Nouveau Testament

dont les personnages portent les costumes de la France au 16<sup>e</sup> siècle ou de l'Italie au 15<sup>e</sup>, concluant que ces anachronismes vestimentaires sont compréhensibles et parfaitement innocents. Ils soutiennent que la scène n'y perd rien de ses associations ni de son sens traditionnel. Ce n'est pas tout à fait vrai. Le peintre et le donateur d'une Madone siennoise la connaissaient par la mariolâtrie de l'Eglise médiévale, comme jamais Athanase ou Augustin ne l'avaient fait. Le Juif de langue grecque qui approuvait le soutien généreux et scrupuleux apporté par Moïse aux rites de la nation, son énergie de chef et son talent de législateur menait une vie gouvernée par un autre ensemble de valeurs que le cabaliste médiéval, qui connaissait Moïse comme le mystique et le prophète sans égal, l'homme de Dieu vivant autant avec Lui qu'avec l'homme.

Les philosophes du Moyen Age utilisaient souvent l'image de l'arbre pour représenter le développement de la vie juive. Le jeune brin était planté sur le Sinaï; au long des siècles, le tronc grossi~~ssant~~ à mesure que chaque génération ajoutait à sa compréhension de la Torah, puis les principales branches s'allonge~~aient~~ et s'épaissi~~ssaient~~, tandis que les commentaires ajoutaient des détails aux thèmes de base: unicité de Dieu, libre arbitre, providence, récompense et punition, promesse messianique. A chaque printemps l'arbre pousse des ~~feuilles~~ et à chaque automne elles tombent, car les communautés élaborent des coutumes appropriées à la situation, puis ~~elles~~ dans de nouvelles circonstances ~~elles~~ les changent ou les abandonnent. Tant qu'il reste en vie, l'arbre garde sa forme primitive, si bien que la métaphore est séduisante pour les Juifs qui croient que la doc-

trine fondamentale de leur religion ne s'est jamais modifiée; mais en ce qui me concerne, je mets en doute la valeur ~~de mon~~ ~~travaux~~ pour dépeindre ce qui s'est réellement passé.

Des études sur Moïse comme celle-ci m'ont amené à la remplacer par l'image du cours d'eau. Je considère le judaïsme, de même d'ailleurs que toutes les grandes traditions religieuses, comme un fleuve puissant, disons le Mississippi. Petite rivière alimentant un lac limpide du Minnesota à ses débuts, il parcourt plusieurs milliers de km jusqu'au golfe du Mexique. La Torah commence dans un événement, la révélation au Sinaï, dont la substance ne peut être totalement recouverte et qui a cheminé pendant trois mille ans jusqu'à nos jours. Je doute qu'il y ait beaucoup de molécules d'eau émergeant à la source du Mississippi qui atteignent le golfe. Certaines s'évaporent, les agriculteurs pompent de l'eau pour irriguer et les villes pour fournir aux besoins de leurs populations, ~~des~~ affluents se mêlent au courant primitif. Beaucoup de choses qui existaient au temps de Moïse ne sont plus, mais le flux puissant continue à couler.

On peut situer le Mississippi sur la carte et se baigner dans ses eaux, mais nul ne peut nier que sa nature soit changeante; c'est un seul fleuve, mais à mesure qu'il coule, son aspect se modifie. Parfois, paisiblement il parcourt des kilomètres; à d'autres moments il se précipite en rapides écumeux. Dans la vie juive, il y a eu des siècles tranquilles, sans grands événements et des périodes de bouleversements dramatiques. Le Mississippi s'écoule dans une seule direction, attiré par le profil du terrain et la rotation de la Terre, par

la main du Seigneur. L'expérience juive s'écoule dans l'histoire, <sup>attirée</sup> ~~attirée~~ par les temps différents, les besoins différents de sa vie propre, l'éducation différente dispensée et reçue, ou, comme le dirait un théologien, par le dessein créateur de Dieu.

La discipline de l'histoire a précipité des divisions théologiques parmi les Juifs, entre ceux qui acceptent le Sinaï comme un article de foi et ceux qui le considèrent comme un commencement plutôt qu'une conclusion. Mais, dans un camp comme dans l'autre, les penseurs se soucient assez peu de faire des recherches sur l'homme qui vécut autrefois, préférant penser en termes de Hidrach aux récits de la Bible ou aux ag-gadot. Moïse existe pour tous les Juifs parce qu'il est dans la Torah et parce que les histoires de celle-ci jouent un grand rôle dans leur culte et leurs études. Quand un rabbin parle, il le fait sur le texte de la Torah. Quand un enfant est dans une école religieuse, ses manuels parlent de Moïse et de la Torah. Ces récits fournissent nombre des idées et des images qui emplissent les mémoires et les conversations juives. Ce qu'il subsiste du Moïse originel n'est peut-être qu'une traînée lumineuse, mais comme Ahad Ha-Am l'a écrit, il est inextricablement enchâssé dans la mentalité et le comportement juifs. Moïse et les histoires qui tournent autour de lui nous ~~sont~~ <sup>atteignent</sup>. Ils sont assurément irrésistibles pour le prédicateur.

Mon sermon favori examine les quatre choix qu'il dut faire. Thème: Nous sommes mis à l'épreuve par la vie, nous devons lutter pour surmonter chaque défi et nous pouvons compter que chacun, si nous le dominons, renforce notre caractère et notre



personnalité.

Le premier se fit entre les avantages personnels, une vie de privilégié et la fidélité à son peuple qui souffrait dans l'esclavage. Un incident heureux lui avait donné une place au palais, alors que ses frères subissaient les camps de travaux forcés en Egypte. Leur destinée était morne et désolée, la sienne assurée et pleine de promesses. Mais il savait qu'il appartenait à ce peuple opprimé et en mûrissant, il dut affronter un problème qui ne voulait pas se laisser oublier: devait-il partager le sort des puissants ou des misérables ? Des princes ou des prisonniers ? Devait-il accepter les privilèges <sup>ou</sup> faire un saut redoutable dans l'inconnu ? Moïse sera fidèle à son peuple. Combien d'entre nous choisiraient l'obligation plutôt que l'occasion favorable ?

Deuxième choix: entre la facilité et la mission. Après avoir frappé le surveillant et fui l'Egypte, Moïse trouva la sécurité sous la tente de Jéthro avec l'amour et le mariage - le bonheur. Pourtant son âme continuait à être troublée. Sa conscience ne le laissait pas en repos. Le souvenir de ses frères et de leurs souffrances lui revenait sans cesse. Que deviennent-ils ? L'inquiétude et la préoccupation le conduisirent à un moment de révélation - le buisson qui brûlait sans se consumer - un appel à retourner en Egypte, la mission de délivrer son peuple réduit en esclavage. Moïse se trouvant une fois encore dans la redoutable vallée de la décision, essaya de s'en échapper "De grâce, Seigneur, donne cette mission à quelque autre" (Ex. 4: 13). Finalement, le devoir l'emporta. Entre le confort personnel et le devoir dérangeant, il choisit

le service de ses semblables. Combien d'entre nous mettraient de côté famille et sécurité à l'appel de Dieu ?

Troisième choix: entre l'amour de soi et celui des autres. Une fois traversée la mer des Joncs, Moïse lutta avec son peuple et l'amena au Sinaï. Il quitta le camp pour gravir la montagne et y recevoir les Enseignements de Dieu, mais les Israélites se montrèrent inconstants. Lui qui avait tant travaillé, tant souffert pour eux se vit abandonné à la première occasion: rejetant la discipline qu'il leur avait imposée, ils se fabriquèrent le Veau d'Or et dansèrent avec frénésie autour de lui. Descendant avec la loi, Moïse fut écrasé par la certitude de son échec, une impression de terrifiante impuissance. Les immenses espoirs qu'il avait eus pour son peuple étaient brisés et c'est à ce moment qu'il entendit la voix de Dieu lui offrant de le libérer du fardeau de sa responsabilité. "Je vois que ce peuple est un peuple rétif ... Je les anéantirai tandis que je ferai de toi un grand peuple " (Ex. 32: 9-10). Occasion magnifique d'abandonner ces ingrats et ces inconstants. Pourtant Moïse ne la saisit pas. Entre la fierté blessée et l'amour durable, il choisit l'amour, la sollicitude et la fidélité inébranlable. Il retourna auprès du Seigneur et lui dit: "Hélas, ce peuple est coupable d'un grand péché ... et pourtant si tu voulais pardonner à leur faute! ... Sinon efface-moi du livre que tu as écrit" (Ex. 32: 31-32). Combien d'entre nous pourraient accepter une telle injure, une telle versalité et garder néanmoins leur idéalisme, leur amour de l'humanité ?

Choix final: entre le défi à Dieu et la soumission. Il était vieux. Il avait amené les siens en vue de la Terre Promise.

Pendant quarante ans, il avait enduré la chaleur et la soif dans le désert, la rébellion, les murmures et les récrémations de son peuple. Il avait été attaqué par les chefs de tribus ambitieux et par des ennemis extérieurs. Voilà que ses rêves allaient enfin se réaliser. Il allait être dédommagé de toutes les *chagrins* et de toutes les tribulations de ces longues années. Et c'est précisément en cet instant chargé d'espoir que la voix de Dieu se fait entendre: "Ce n'est qu'à distance que tu verras le pays; mais tu n'y entreras point dans ce pays que je donne aux enfants d'Israël" (Dt 32: 52). Comment cela pouvait-il se faire ? Peut-on imaginer destinée plus cruelle pour un homme que d'être privé de sa victoire au seuil de l'accomplissement ? On s'attendrait à un cri de révolte et de dépit. Or les premiers mots de Moïse, après cette sentence inattendue n'exprimèrent ni angoisse, ni accusation, ni doléances. Il se mit à entonner une bénédiction, sa dernière bénédiction pleine de tendresse pour son peuple: "Que Ruben vive et soit immortel !" (Dt 33: 6). Qu'Israël vive et ne meurt pas. Entre la rébellion et la soumission, Moïse choisit la soumission. Combien d'entre nous pourraient exprimer ~~la~~ douceur et ~~la~~ générosité en face d'une si amère déception ? Le pourriez-vous ?

C'est un sermon fascinant. Il indique nettement la distance parcourue par le courant de la vie juive depuis que fut construit le récit de la Torah, car il est profondément moderne et aurait beaucoup déconcerté Moïse lui-même. Là où le prédicateur voit un héros qui choisit toujours ce qui est bien et courageux plutôt qu'<sup>2</sup>avantageux et prudent, la Torah présente un homme qui, une fois investi de sa mission, n'a plus beaucoup

le choix. Elle rapporte ~~son~~<sup>le</sup> meurtre de l'Egyptien comme un geste impulsif; au Buisson Ardent, il cherche à se dérober. Nulle part elle n'indique qu'il ait jamais songé à protester contre l'interdiction d'entrer dans la Terre Promise. L'image est celle non pas d'un héros, mais d'un serviteur indéfectiblement fidèle à Dieu. A des périodes ultérieures de l'histoire juive, le prédicateur et les fidèles vivant dans un monde où il fallait faire des choix imaginèrent un Moïse placé dans la même situation qu'eux.

Le véritable dilemme qu'un moderne doit trancher est celui-ci: accepter le consensus de son temps comme l'expression de ce qui est nécessairement vrai à toutes les époques, ou apprécier la qualité dynamique de toute pensée, y compris celles de la religion qu'il professe et ne pas essayer de figer l'histoire pour la mettre au diapason de ses préjugés. Ce n'est pas une tâche facile, mais celle de Moïse ne l'<sup>a</sup>~~était~~ pas été non plus.

Chaque fois que je relis la aggadah décrivant la visite de Moïse ~~dans~~<sup>à</sup> la classe d'Akiba, je me demande ce qui se serait produit si, au contraire, Akiba s'était rendu dans l'Académie Céleste où, selon les rabbins, Moïse poursuit ses études. Aurait-il compris l'interprétation de la Torah donnée par le prophète ? Je ne <sup>le</sup>/crois pas. Chaque génération est persuadée de posséder la vérité. En fait, ce qu'elle possède, si elle est sage et fortunée, c'est la vérité appropriée à son temps et à son lieu - pensée bien propre à inspirer l'humilité et qui est, à mon sens, le commencement de la sagesse.